

M É

A

SOUVE

M É M O I R E

A D R E S S É A U X

S O U V E R A I N S D E L ' E U R O P E .

M

Sur l'

Ci-de-
Com
riqu
Ang
bre

Quid qu
dit ? Ing
non ver

C

M É M O I R E

ADRESSÉ AUX S O U V E R A I N S DE L'EUROPE,

*Sur l'état présent des Affaires de l'ancien & du
nouveau Monde,*

Par Mr. POWNALL,

Ci-devant Gouverneur, Capitaine-Général &
Commandant en chef des Provinces Améri-
quaines de Massachusset-Bay, nouvelle
Angleterre & Caroline méridionale & mem-
bre du Parlement d'Angleterre.

*Traduit de l'Anglois par M****.*

*Quid quod omnibus quod inter se populis commercium de-
dit? Ingens naturæ beneficium, si illud in injuriam suam
non vertat hominum furor.*

Senec. nat. quest. lib. 5 & 18.



A L O N D R E S,
C H E Z T H O M P S O N.

M DCC. LXXXII.

M É M O I R E

ADRESSÉ AUX

S O U V E R A I N S

DE L'EUROPE.

Par M. de Voltaire, Auteur de l'Histoire de Louis XIV.

Par M. de Montesquieu, Auteur de l'Esprit des Loix.

Par M. de Fénelon, Evêque de Cambrai, Auteur de l'Innocence.

Par M. de La Fontaine, Auteur de l'Œuvre de la Vieillesse.

Par M. de Racine, Auteur de l'Andromède.

Par M. de Boileau, Auteur de l'Art de la Poésie.

Par M. de La Bruyère, Auteur de l'Œuvre de la Vieillesse.



A L O N D R E

C H A P I T R E

DE LA VIEillesse.



De M. P.
aux S
NÉRI
dres ,
d'Edin
cadem

M

Lorsqu'
que la vô
monde in
d'être l'Ed
de l'Europ
d'après la
séroit très
par conséq

Il est v
jamais nié
Ce traité p
petée & fo
lement d'A
dont je suis
ne cachera
lement, d'
je le voud
nom de l'

LETTRE

*De M. POWNALL, Auteur du Mémoire adressé
aux Souverains de l'Europe &c. à M. L'ABBÉ
NÉEDHAM, de la Société Royale de Lon-
dres, de celle des antiquaires de Londres, &
d'Edinbourg, &c. & correspondant de l'A-
cademie Royale des Sciences de Paris.*

MONSIEUR.

Lorsqu'un homme d'une réputation aussi bien établie que la vôtre dans la République des Lettres, & dans le monde instruit & poli, veut bien se donner la peine d'être l'Editeur de mon Mémoire adressé aux Souverains de l'Europe, &c. qu'on vient de traduire en François, d'après la seconde édition que j'en ai donnée, il me seroit très mal de cacher mon nom; & je vous prie par conséquent de le mettre à la tête de cet ouvrage.

Il est vrai que je l'ai caché jusqu'ici; mais je n'ai jamais nié, que j'en fus l'Auteur, ni fait un mystère. Ce traité ne contient aucune opinion que je n'aye répétée & soutenue dans toutes les occasions dans le Parlement d'Angleterre, parce que j'ai cru que le devoir dont je suis tenu envers ma patrie, l'exigeoit ainsi. Je ne cacherai donc rien de ce qui me concerne personnellement, d'autant plus que je ne pourrois le faire quand je le voudrois. On a ignoré pendant quelque tems le nom de l'Auteur; mais on a su à la fin que c'étoit moi.

qui l'avois composé. Comme ce n'est point l'esprit d'un parti qui me fait écrire, & que je ne fais qu'exposer l'état de l'Europe & de l'Amérique, & comparer ces deux régions ensemble, je montre 1^o. la crise à laquelle la combinaison actuelle des événemens a donné lieu; & j'expose les faits tels qu'une expérience de 25 ans me les a fait connoître. 2^o. Je prouve par l'analogie & le cours des affaires humaines, les conséquences de cette crise qui agit réciproquement sur celles de l'Europe & de l'Amérique. Je profite enfin des leçons que l'expérience m'a données, pour prédire le train que prendront les affaires selon l'esprit, le caractère & la conduite de ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement.

Comme les raisonnemens que je fais, sont fondés sur des faits, plutôt que sur l'autorité des hommes, je souhaite que le public juge de ce que j'avance d'après les premiers, plutôt que d'après l'opinion des seconds, quelqu'instruits qu'on le suppose de ces sortes de matières; qu'il juge, dis-je, des preuves que j'allègue par la raison, & non point par les préjugés qu'il peut avoir conçus. Comme je prévoyois que plusieurs de ceux qui sauroient mon nom, se préviendroient pour ou contre les opinions que j'avance, j'ai eu soin de le cacher, l'événement a justifié ma conduite. On a regardé pendant quelque tems ce traité, comme l'ouvrage d'un Philosophe spéculatif; mais on n'a pas plutôt su que j'en étois l'Auteur, que les partisans du Gouvernement m'ont taxé d'être mal intentionné pour le Ministère, de chercher à le décrier aux yeux de l'Europe, & d'être l'Avocat de la cause des Américains. Les partisans de ces derniers ont prétendu que je ne feignois de décrier le Gouvernement d'Angleterre, que pour leur nuire, en montrant

qu'elles
celle-ci
qui don
Mes cr
Parti, d
attaché

Quel
le plus
devoit a
sieurs
au publi
blié sou
que d'u
fait trad
soin del
te, & n
mérite.
à Mr. G

Je (n'
pallie ni
Les pass
ligne po
pour leu
paix, &
examine
ont été
soient d
point, &
espérance
sur la c
la base d

qu'elles seroient les suites de leur indépendance : que celle-ci seroit accompagnée de plusieurs circonstances, qui donneroient de l'ombrage aux puissances de l'Europe. Mes critiques ont été tellement aveuglées par l'esprit de Parti, qu'aucun n'a établi le fait tel qu'il est, & ne s'est attaché à en faire voir les conséquences.

Quelques Américains ont pris la voie qui convenoit le plus à leurs intérêts. Ils ont prétendu que l'*Original* doit absolument être inintelligible, quoiqu'il contint plusieurs bonnes pensées ; & sous prétexte d'en faire part au public, ils en ont donné un Extrait, qu'ils ont publié sous mon nom, & qui n'est digne tout au plus que d'une Gazette menteuse & partielle. Me ont même fait traduire cette mauvaise copie en François, & ont eu soin de la répandre. Je n'insisterai point sur cette conduite, & ne lui donnerai ni l'épithète, ni le nom qu'elle mérite. Il est écrit sur le frontispice. (Voyez ma lettre à Mr. Greenville.)

Je n'ai jamais été partisan de qui que ce soit. Je ne pallie ni les fautes de la grande Bretagne, ni ne flatte les passions des Américains. Je n'ai jamais écrit une ligne pour enflammer les deux partis, mais seulement pour leur inspirer de la modération, & les porter à la paix, & elle ne seroit point désespérée, s'ils vouloient examiner ce que les choses sont, plutôt que ce qu'elles ont été, & qu'ils voudroient qu'elles fussent. S'ils agissoient de la sorte, leurs politiques ne se repaistroient point, & ne se laisseroient point repaître de ces fausses espérances dont je parle, établissant mon raisonnement sur la combinaison actuelle des événemens, qui doit être la base de la réunion, & de la réconciliation à laquelle il

L E T T R E.

est à souhaiter qu'on parvienne. C'est sur cette bafe que les intérêts de plusieurs Etats de l'Europe paroissent aujourd'hui fondés. Je fuis heureux que l'édition que vous avez eu la bonté de donner de mon ouvrage en François, me jufifie sur tous les articles dont je viens de parler.

J'ai fupposé dans la préface des éditions anonymes que j'ai publiées, que ce traité avoit été composé par un homme qui n'avoit aucune liaifon avec le Gouvernement & les partifans de la Grande Bretagne, ni avec ceux de l'Amérique; qu'il avoit deffein de paffer dans cette dernière contrée; mais que n'ayant pu exécuter fon deffein, il s'étoit fixé dans les ifles *Azores*, & qu'on l'avoit publié après fa mort, & tout cela est vrai. Jen'ai en effet aucune connexion avec le Gouvernement & les partifans de la G. B., ni avec ceux de l'Amérique; mais j'ai eu occafion de connoître le train que devoit Prendre l'adminiftration des affaires de cette contrée. J'avois deffein de retourner en Amérique, & d'y vivre en fimple particulier; ainfi que je le marquai dans une lettre que j'écrivis à Mr. Greenville, & que je fis imprimer en 1760; & je l'aurois exécuté en 1777, fi l'état des affaires entre la G. B. & l'Amérique, ne m'en eût empêché. La comparaifon entre l'ancien & le nouveau monde, que je fuppose avoir été faite par un homme établi dans les *Azores*, est également vraie. Je la fis, mais non point comme on la trouve dans le Mémoire, le 27 de Février 1756, lorsque je paffai de l'Amérique en Europe, & que je me trouvai fous ce méridien. Ce que je dis de la mort de l'Auteur de ce Mémoire, lorsque je le publiai, est vrai auffi; car je regardai dès lors, ainfi que je le fais actuellement, l'abandon que je fis des affaires, comme une véritable mort.

En voi
nes peti
affer, n
cteur ét
u fyftém
erver l'en

Je dis à
nent, &
qui devoi
elle tour
ue ces pu
Europe,
à les pré
ans l'Am
Que ce fy
avec la G
même co
e centre.
cloifes, T
as fimple
provinces
comme un
effions da
entre qui
et ouvrag
Angl. étoit
rendre po
apport à l
je crus c

Dubito an nobile Lethum.

En voilà assez sur ce qui me concerne. Voici quelques petits éclaircissemens dont un Anglois pourroit se passer, mais que je crois absolument nécessaires à un lecteur étranger. Ils roulent sur ce que j'ai dit au sujet du système, que l'Angleterre auroit dû adopter, pour conserver l'empire qu'elle a sur la mer.

Je dis à la fin de la dernière guerre en plein Parlement, & je publiai qu'il se formoit une nouvelle crise, qui devoit lier les puissances ensemble, donner une nouvelle tournure aux affaires, & je montrai la connexion que ces puissances & ces événemens devoient avoir avec l'Europe, surtout avec la G. B.; & comment on auroit dû les prévenir par un nouveau système d'administration dans l'Amérique, fondé sur l'état où étoient les choses. Que ce système unissant les établissemens de l'Amérique avec la G. B. comme autant de parties organisées du même corps, formeroit un empire, dont celle-ci seroit le centre. (Voyez l'Administration des Colonies Angloises, Tom. 1.) De manière qu'on ne la regarderoit pas simplement, comme le royaume de cette île, de ses provinces, de ses Colonies, de ses plantations, &c; mais comme un grand empire maritime composé de nos possessions dans l'Océan & dans l'Amérique, réunis dans un centre qui étoit le siège du Gouvernement. Le but de cet ouvrage, qui avoit pour titre *l'Admin. des Colonies Angl.* étoit de montrer la manière dont on devoit s'y prendre pour réunir les domaines Britanniques, tant par rapport à la politique qu'au commerce, je me flattois, & je crus que le Ministre qui étoit alors en place, adop-

teroit un système fondé sur la nature, qui, si on ne le pervertissoit point, conduiroit à un empire universel, & éleveroit la nation à un point de gloire & de prospérité dont on n'avoit point d'exemple. Je supposois qu'il adopteroit mon plan, parce qu'il est d'un chef prudent & sage de saisir la fortune lorsqu'elle se présente, & de ne point la laisser échapper, en employant le tems à débiter. *Id est Viri & Ducis non desse Fortune præbere se ; & oblato casu flectere ad consilium* ‡. Je lui dis que c'étoit un objet qu'on ne devoit point perdre de vue, que ce n'étoit point un mystère d'Etat, & qu'il étoit par conséquent inutile de le tenir secret. Qu'il pût à la vérité se faire que les François, les Espagnols & les Hollandois s'y opposassent, mais que comme ce système étoit fondé sur la nature des choses, leur opposition ne serviroit qu'à hâter son exécution. Qu'un principe commun d'attraction, & l'esprit d'union réuniroient un commerce vaste & universel, & le système politique d'intérêts dans le même centre. Que quoique ce système naissant fit sa révolution dans son orbite, il ne laisseroit pas d'agir comme une planète secondaire autour du centre de l'Europe en général, & celui de l'Angleterre en particulier, à cause de l'influence qu'il auroit sur le commerce. Que l'Angleterre se trouvant seule en possession de l'Amérique, & du commerce des Indes Occidentales dont elle percevroit les revenus, elle deviendrait l'arbitre de la paix & de la guerre. Qu'elle auroit dans l'Amérique une marine qui feroit la loi aux Puissances qui y ont des établissemens, & qui lui ouvreroit une communication

‡ Tit. Liv. liv. 28. §. 44.

LETTRE

7

ui, si on ne l'
re universel, ore avec ses colonies; qu'elles commerceroient dans
& de prospérité out l'univers sous la protection du pavillon Anglois;
sois qu'il adop que la G. B. ainsi unie avec l'Amérique, par son
chef prudent dendant dans les indes Occidentales, deviendrait supé-
siente, & de neure à la France, à l'Espagne & à la Hollande, quand
le tems à dé même elles s'uniroient ensemble.
une prudence Voilà en deux mots le portrait de l'Empire Britanni-
‡. Je lui dis que. La piété filiale m'oblige de mettre un voile sur ce-
perdre de vœu si de l'Amérique.

, & qu'il étoit
Qu'il pouvoit
es Espagnols
e comme ce sy
, leur oppositi
Qu'un princip
n réuniroient u
ystème politique
oique ce systèm
, il ne laissero
antour du cent
ngleterre en par
roit sur le com
ble en possession
es Occidentales
iendrait l'arbitr
dans l'Amérique
es qui y ont de
communication

Je suis &c.

Pownall.

à Richmond en Angleterre.

le 30. Août 1781.

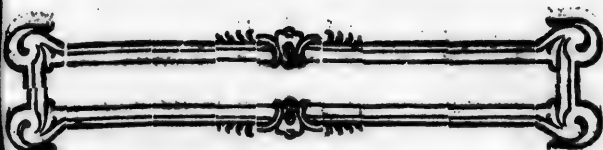


N. B. Que cette édition, la seule connue en François, a été faite pour satisfaire aux empressemens de l'Auteur, indigné de ce qu'on a osé défigurer son ouvrage en Hollande sous le titre de *Pensées sur la révolution de l'Amérique unie, extraites d'un ouvrage Anglois intitulé Mémoire adressé aux Souverains de l'Europe &c.* Ce prétendu abrégé est tronqué d'un bout à l'autre, on y a substitué plusieurs pensées étrangères aux raisonnemens de l'Auteur, qui s'éloignent entièrement de ses vues, qu'il a eues en composant son ouvrage. En un mot cet extrait des pensées, dont l'Esprit des Journaux donne l'analyse pour le mois de septembre de cette année page 104, n'est qu'une squelette de son original défiguré exprès pour tromper le monde, & pour lui faire accroire, que le respectable Auteur étoit un ennemi de sa patrie, dévoué à la cause de ses adversaires.

Le lecteur remarquera qu'il se trouve dans cette édition en François quelques fautes d'impression de si peu de conséquence, qu'une Table d'Errata n'est aucunement nécessaire. En effet il n'y a qu'une seule faute, qui mérité d'être notée spécialement, on la voit page 30. ligne 23. au lieu des *olives &c. Lifen*, & elle pourra dans la suite tirer des *olives, des oranges, des vins, & plusieurs autres articles, que les essais actuels en agriculture y produiront avec le tems.*



PRÉFACE



PRÉFACE.

Le Mémoire que je vous envoie , a été écrit par un de mes amis qui vient de mourir. Peu importe au Public de le connoître , il saura par cet écrit , qui il étoit , & quel étoit son esprit. Un malheur imprévu qui arriva à ses parents , l'avoit déterminé à quitter l'Europe , & d'aller s'établir dans l'Amérique. Il avoit arrangé ses affaires en conséquence , mais les troubles qui s'éleverent dans le nouveau monde , pendant qu'il faisoit ses préparatifs , ayant retardé son établissement , il abandonna l'Europe , & alla se fixer dans les Iles Azores ou Westermes , où il s'adonna à l'étude qu'il jugea la plus propre à le consoler dans ses malheurs , & lui faire approuver le sacrifice qu'il étoit à la veille de faire de tout ce que les hommes ont de plus cher au monde. Peus le bonheur d'entretenir une correspondance avec lui pendant qu'il y étoit , & il m'envoya ce Mémoire , me permettant , en cas que je pus en faire usage

*dans la suite , de le publier , à condition que
 j'y joindrois une préface. " Je ne vous prierai
 " point, me marque-t-il , (a) comme ce Sénat
 " leur romain d'embelir ce que je dis (orna
 " me). Laissez moi vivre dans l'oubli & en
 " paix : c'est tout ce que je demande. Je suis
 " persuadé que l'état général des faits , & de
 " la combinaison actuelle des événemens est vraie,
 " & telle que je dis , que les conséquences que
 " j'en tire sont probables , & que la route que
 " je prétends qu'on doit suivre dans ces cir-
 " constances est la meilleure que les Souverains
 " de l'Europe puissent tenir , s'ils ont à cœur
 " l'intérêt de leurs Etats , & le bonheur de
 " leurs sujets. Au cas que les événemens que
 " j'annonce n'arrivent point dans le tems que
 " je marque , ni de la manière que je dis , cela
 " importe aussi peu à notre siècle , qu'au nou-
 " veau système qu'on a adopté. La seule chose
 " que je vous demande est de montrer que les
 " raisonnemens que je fais sur les événemens,
 " sont applicables aux circonstances du tems
 " dans lequel vous jugerez à propos de le*

(a) Dans une lettre datée de *Ponta del Gada* dans
 l'île de St. Michel , du mois de Novembre 1778.

public
 franço
 le mo
 nure
 facilit
 être d
 verain
 remen
 qu'à
 & de
 n'emp
 dans
 condui
 veut f
 Je suis
 rains
 & qui
 qui leu
 ont in
 prospér
 genre
 imagine
 liberté
 mets H
 Joseph
 sentime
 monde

publier. Je vous prie aussi de le traduire en françois, ou dans telle autre langue que tout le monde entende, & de lui donner la tournure qui vous paroîtra la plus propre à en faciliter l'intelligence. On me blamera peut-être d'oser adresser un Mémoire aux Souverains sur un sujet qu'ils connoissent sûrement mieux que vôtre ami; & je comprends qu'à cet égard, j'ai besoin d'une apologie & de quelqu'un qui prenne ma défense. Je n'employerai cependant ni art ni adresse dans ce que je vais dire, ni n'observerai la conduite qu'il convient de tenir, lorsqu'on veut faire goûter un mémoire au public. Je suis intimement persuadé que les Souverains auxquels on ne cache point la vérité, & qui se trouvent dans des circonstances qui leur permettent d'agir par eux-mêmes, ont infiniment plus à cœur l'intérêt & la prospérité de leurs sujets, & le bonheur du genre humain, que leurs ministres ne se l'imaginent; & de-là vient que j'ai pris la liberté de m'adresser directement à eux. Je mets Henri IV de France, & l'Empereur Joseph II à la tête de ceux qui ont les sentimens que je viens de dire. Tout le monde connoit les Sullys, les Fleury, les

" Clarendons, les Somers, les de Witt, &c,
 " &c, &c, &c, & il faut espérer pour le
 " bonheur des hommes, qu'il s'en trouvera
 " d'autres dans tous les pays qui mériteront
 " de composer une seconde liste, au cas qu'on
 " leur laisse la liberté d'agir à leur gré.

Quoique cette préface soit un extrait fidèle
 des lettres que mon ami m'a écrites, qu'il
 m'y expose ses vûes & ses vrais sentimens
 sans ostentation & sans vanité, je me crois
 cependant obligé d'apprendre à mes lecteurs,
 que quoiqu'il paroisse un philosophe entière-
 ment occupé de méditations abstraites, il étoit
 cependant au fait du gouvernement, & con-
 noissoit à fond la nature des établissemens Eu-
 ropéens dans l'Amérique. Sa vie au-dehors,
 étoit un composé d'affaires & de frivolité;
 mais il reprenoit sa philosophie en rentrant
 chez lui, & vivoit de maniere qu'on l'eût
 pris pour un reclus. Il savoit que tout le monde
 ne pensoit pas comme lui sur ces sujets, &
 je l'ai oui souvent se plaindre pendant qu'il
 étoit en Europe, du peu de connoissance qu'on
 avoit des affaires présentes. " Lors, me marque-
 " t-il dans une lettre du 12 de Mars 1779,
 " que je réfléchis sur ce qui s'est passé, &
 " que je compare mes opinions avec les évé-

nement
 rappell
 que l'e
 qu'elle
 suis fen
 d'arran
 aux au
 parle,
 homme
 couvrir
 de la d
 par coi
 rai sur
 Je n'ai
 porter
 vous a
 matiere
 que j'e
 lution
 Quoiqu
 propre
 jours l
 ou de
 roît d
 l'esprit
 pensées
 l'étude

P R E F A C E.



Witt, &c.
 er pour le
 n trouvera
 mériteront
 u cas qu'on
 r gré n.
 xtrait fidèle
 rites, qu'il
 sentimens
 je me crois
 es lecteurs,
 phe entière-
 ites, il étoit
 nt, & con-
 ifsemens Eu-
 au-dehors,
 de frivolité;
 en rentrant
 qu'on l'eut
 out le monde
 t sujets, &
 endant qu'il
 ssance qu'on
 me marque-
 Mars 1779,
 est passé, &
 vec les évé-

nemens qui les ont confirmées, que je me rappelle le peu de cas qu'on en a fait, lorsque l'on m'a consulté & que j'ai montré qu'elles étoient appuyées sur des faits, je suis fermement persuadé que je n'ai ni talent d'arranger mes idées, ni celui de prouver aux autres la vérité des faits dont je leur parle, quoique j'en sois convaincu. Tel homme qui a assez de pénétration pour découvrir la vérité, est souvent très-embarrassé de la démontrer aux autres. Cette lettre sera par conséquent la dernière que je vous écrirai sur ce sujet de cette contrée du monde. Je n'ai point assez de vanité pour m'en rapporter à mes propres idées, mais je puis vous assurer que l'on comprit si peu cette matière, & qu'on s'y intéressa si peu pendant que j'étois en Europe, que je pris la résolution de n'en plus parler à qui que ce fut. Quoique l'endroit où je réside, paroisse très-propre pour la méditation, je sens tous les jours le besoin que j'ai d'une correspondance ou de l'entretien d'un ami, & elle me paroît d'autant plus désirable, qu'elle aiguise l'esprit, & le met en état de produire ses pensées au jour, mieux que ne le feroit l'étude la plus constante & la plus assidue.

« Nec quemquam habeo quocum familiariter
 « de hujus modi rebus colloqui possim, u
 « me saltem explicem & evacuum. La seule
 « chose que je crains est d'être un visionnaire
 « car je sçai que je passe pour tel ». J'ignore
 si les craintes de mon ami sont bien ou mal
 fondées, & si le public ne regardera pas ce
 Mémoire-ci comme le fruit d'une imagination
 échauffée. Je vous l'envoie M. Flon, tel que
 je l'ai reçu. Il me paroît fondé sur une matière
 de fait, clair & intelligible, & je suis per-
 suadé qu'il paroîtra tel à ceux qui prendront
 la peine de le lire. Je sçai qu'il n'est pas assez
 étendu pour former un volume, mais il est
 assez intéressant pour qu'on le lise avec atten-
 tion, & non point laxa cervice. Il ne s'agit
 point ici d'un livre de simple amusement. Si
 le sujet dont il traite n'est pas assez intéressant
 pour fixer l'attention des gens qui s'occupent
 de choses sérieuses, il ne mérite ni qu'on
 l'imprime, ni qu'on l'achete.

Je pense là-dessus tout autrement que mon
 ami, & je vous l'envoie dans la langue ori-
 ginale, pour que vous en donniez une édition.
 Je le ferai traduire dans la suite dans une
 autre langue que presque tout le monde entend,
 parce que la matière dont il traite me paroît

P R E F A C E . vij

re de la dernière importance , tant pour les
tats de l'Europe en général , que pour l'An-
leterre & l'Amérique en particulier.

Je suis ,

Monsieur ,

Votre très-humble Serviteur

• • • • •

l'Editeur.

A Bruxelles le 25 Janvier 1780.



M

dressé a
prés



L



quis fo
celle-c
ment pa
deven
ni est da
endue j
un nouv

(a) Cette
erchées q
pire, & qu
ment imag
particulie
alement l
uteurs céle
ristes que
premiers
nséquent



MÉMOIRE

*dressé aux Souverains de l'Europe, sur l'état
présent des affaires de l'Ancien & du
Nouveau Monde.*

 A Crise naissante, (a) qui, à la fin de la dernière guerre, donna une nouvelle tournure aux affaires, & produisit un nouveau système de Politique & de Commerce, a enfin acquis son entière maturité au commencement de celle-ci, & produit un second système également parfait & solide. *L'Esprit de commerce* est devenu un principe dominant, dont la base, qui est dans l'Amérique septentrionale, s'est étendue jusqu'en Europe, & est devenue celle d'un nouveau plan de commerce. L'origine & la

(a) Cette expression & les suivantes ne sont pas aussi recherchées que l'auteur de ce Mémoire a la modestie de le dire, & que celui qui en a extrait les pensées se l'est fausement imaginée. Personne n'ignore que le mot de *Crise* est particulièrement affecté à la Médecine, mais on peut également l'employer en matière de politique, & plusieurs auteurs célèbres l'ont fait. On trouve aujourd'hui plus de crises que de gens intelligents, & ce n'est point pour les premiers que ce Mémoire est fait, ils peuvent par conséquent se dispenser de le lire.

A

formation de ce système sont précisément ce qui a occasionné la Crise dont on est témoin aujourd'hui. Elle a été prévue par des gens qui en connoissoient tous les avantages, & ceux qui pouvoient en profiter n'ont pas compris qu'un intérêt général & composé, formé par la force guidée par les mêmes loix, & animé par le même esprit d'Attraction, s'il m'est permis d'user de ce terme, pénétreroit dans toute la nature, & auroit à mesure que sa force augmenteroit, un centre commun de gravité & d'union. Il y avoit dans ce tems-là dans l'Europe un Etat, dans le domaine duquel étoit ce centre. C'étoit peu près celui de son système politique, & il faisoit même partie de son système naturel. Les opérations de ce système composé prirent les mêmes directions que la ligne que suivirent les mouvements naturels de cet Etat. La nature avoit formé la base de l'empire qu'on peut avoir sur mer, & l'Auteur souverain de la nature l'offrit à la puissance qui connoitroit le prix de la liberté. Mais ceux qui gouvernoient cet Etat, se croyant plus sages que les autres, refusèrent le présent qu'elle leur offroit, & ne voulurent suivre aucune des leçons qu'elle leur donnoit. Ils méprisèrent la sagesse de la Providence à qui l'Etat devoit son établissement. Ils regarderent comme une fiction l'attraction qui regne dans la nature, & à laquelle ils étoient soumis par sa vie & son mouvement, & traitèrent de folie l'état d'union dont ils étoient redevables à Dieu. Les ministres de cette contrée opposèrent à l'Opposition; tu nous servira de guide

à la I
esse. C
Défuni
rèlemen
ont la r
xtérieu
es autre
er rédu
D'un
uissance
uit l'effa
force c
ns natu
et Etat
aide de
roissime
n être o
ussi rem
uissance
ations c
oir lever

Vide

L'Amé
anete d
monde, q
nuera so
fet sur c
branlera
système
En effe
it (de

ment ce que
noir aujourd'hui
s qui en co
ux qui pou
qu'un int
ar la force
par le même
d'user de
nature, &
enteroit, u
on. Il y avo
n Etat, dan
re. C'étoit
itique, &
ême nature
posé prire
que survoic
at. La natu
on peut ave
de la natu
troit le p
vernoient
es autres, n
ffroit, &
ns qu'elle le
se de la Pr
établissement
on l'attrac
laquelle e
& traitere
oient rede
te contrée
ira de guide

à la Désunion, tu nous t'endra lieu de fa-
cesse. Cet esprit d'Opposition, & cet esprit de
Désunion ont enfin dissout l'Etat. Il a non
seulement perdu cet empire presque universel
dont la nation auroit pû jouir, mais les parties
extérieures de cet empire ont péri les uns après
les autres, ensorte qu'il est menacé de se trou-
ver réduit aux seules limites de son île.

D'un autre côté; ce nouveau système de
puissance, agissant autour de son centre, a dé-
ruit l'effet de toutes les résistances que l'art &
la force ont pu imaginer, & produit ces liai-
sons naturelles, dont dépend son intérêt actuel.
cet Etat, qui doit sa fondation à la nature, à
l'aide de ses mouvemens accélérés, & de l'ac-
croissement continu de ses parties, est devenu
un être organisé & indépendant, & un empire
aussi remarquable par son étendue que par sa
puissance. Il a pris sa place parmi les autres
nations de la terre, & il peut se vanter de
voir lever le soleil dans l'Occident.

Video solem orientem in Occidente.

L'Amérique Septentrionale est devenue une
planète du premier rang dans le système du
monde, qui, tant qu'elle se renfermera & con-
tinuera son cours dans son orbite, aura le même
effet sur celui de toutes les autres planètes, &
branlera le centre commun de gravité de tout
le système de l'Europe.

En effet, l'Amérique Septentrionale est de
fait (*de facto*) une Puissance indépendante

égale à toutes les autres, & elle doit être telle de droit (*de jure.*) Quelques raisonnemens que fassent là-dessus les politiques de l'Europe, quelques négociations qu'on entame, quelques guerres que l'on entreprenne, le droit & le fait seront toujours les mêmes, & demeureront invariables. Autant vaudroit-il disputer & combattre pour décider à qui appartiendra l'empire de la Lune. Il y a longtems qu'elle appartient à tous les hommes, & tous profitent de la lumière qu'elle réfléchit. L'indépendance de l'Amérique est aujourd'hui sûre & certaine; maîtresse de sa fortune, elle fait ce qu'elle peut & justes où ses forces s'étendent, & elle ne négligera aucun moyen pour établir son système & faire changer de face à celui de l'Europe.

Je ne perdrai point mon tems à prouver la vérité de ce fait. Les progrès rapides qu'elle a fait dans ce moment critique, sont infiniment au-dessus de ces sortes de bagatelles. Le principal pour nous est d'examiner en quoi consiste précisément ce changement de système qu'elles en feront les suites, l'esprit qui l'anime & la conduite qu'elle tiendra pour amener les choses au point qu'elle veut.

Si les puissances de l'Europe veulent considérer la position actuelle des Etats de l'Amérique, & en faire la règle de leur conduite, on sauvera la vie à plusieurs milliers d'hommes, on fera le bonheur de plusieurs millions d'autres, & l'on donnera la paix à l'Univers. Si elles adoptent des principes contraires, elles se plongeront dans une infinité de troubles,

terre
blisse
l'Esp
lui de
entôt
ra dan
ment
ans le
voir tou
s parti
hui. P
s veni
s puis
termin
employe
mes. S
iner su
puis lo
conduite
aine. A
vantag
onné au
la main
s Puiss
terre, &
prit d'in
e à des
s arme
nces de
s qu'elle
en les
ont re
minées

terre se couvrira de sang, & la guerre qui
 subsiste aujourd'hui entre l'Angleterre, la France
 & l'Espagne, & qui s'est presque assouvie de
 lui des Anglois & des Américains, entraînant
 bientôt toutes les puissances maritimes, s'étendra
 dans le continent, & causera un embrasement
 général, semblable à celle de 30 ans, dans le
 16^e. & 17^e. siècles; son terme sera de voir tous
 les intérêts se rapprocher, & toutes les parties
 adopter le système qui regne aujourd'hui.
 Pourquoi donc courir aux armes, & n'en
 venir tout d'un coup à un Congrès? Si les
 puissances veulent augmenter leurs Etats en
 terminant les hommes, elles ne sauroient
 employer de moyen plus sûr que la voye des
 armes. Si, au contraire, elles veulent dominer
 sur leurs voisins, ainsi qu'on le fait depuis
 longtems dans l'Europe, une pareille conduite
 est aussi insensée que cruelle & inhumaine.
 Au moment que la paix se conclut, l'avantage
 des conditions n'est jamais proportionné aux
 succès qu'on peut avoir eu les armes à la
 main. Tout y est dicté par l'intervention des
 Puissances, qui n'ont point eu part à la
 guerre, & qui ne sont amenées que par un
 esprit d'intrigue & de jalousie, pour faire
 perdre à des puissances fatiguées ce que le fort
 des armes peut leur avoir procuré. Si les
 puissances de l'Europe veulent se rappeler les
 guerres qu'elles ont soutenues, les vûes qu'elles
 ont en les entreprenant, les avantages qu'elles
 ont retiré, & la manière dont elles se sont
 terminées. Si elles veulent examiner les diffé-

rents systèmes qu'elles ont adoptés pour étendre leur domination, les guerres qui ont agité l'Europe, & comparer les suites qu'elles ont eues avec les oppositions qu'elles ont effluées, elles verront qu'elles ont dû la décision de ces points à la négociation plutôt qu'aux armes.

Les Anglois se sont fait un système politique prématuré; ils devoient, ainsi que l'exigent les principes de vérité & de bienveillance que dicte le bon sens, s'assurer de l'attachement & de l'obéissance filiale de leurs Colonies, & imiter en cela la prudence des Espagnols; mais malheureusement pour eux, les partisans de l'Autorité Royale ont été assez imprudens pour vouloir commencer la réforme du Gouvernement Britannique par celle de l'Amérique. Ils prévoyoisent que ce seroit l'occasion d'une guerre, mais comme ils comptoient sur la supériorité de leurs forces, ils crurent qu'il étoit utile pour leur système que les Américains en vinssent à prendre les armes, & qu'il leur seroit aisé de les maîtriser. Ne doutant point d'en faire aisément la conquête, ils formèrent le plan de plusieurs établissemens, auxquels ils ne croyoient pas qu'aucune puissance dut s'opposer, se proposant de changer la forme de leur gouvernement & de leur donner telle constitution qu'il leur paroît, ainsi qu'ils l'avoient fait à Quebec dans le Canada, qu'ils avoient conquis par la voye des armes; mais hélas! ils ne prévirent ni les suites de la guerre qu'ils alloient entreprendre, ni les autres circonstances qui s'opposeroient à leur dessein, & qui leur causeroient bien de l'in-

étude
ffent fô
Aucun
e éclai
volutio
ral de
t, que
erre en
on, qu
e tems
on com
mériqu
edere il
tat lib
vant qu
our exi
ouverai
ommerc
nces re
Pour r
elles do
us les
une gu
vais f
rminer
euses, c
étuelle.
us, & q
vais e
ires pré
de l'Ar
ectifs, l
ées exif

étude avant qu'elle fut terminée, & qu'ils
fissent former l'établissement qu'ils méditoient.
Aucune puissance, aucun politique, quel-
que éclairé qu'il fut, n'a vu l'effet que cette
révolution alloit produire dans le système gé-
néral de l'Europe. Ce qu'il y a de certain,
est, que quel que puisse être le principe de la
guerre entre l'Angleterre & la maison de Bour-
bon, quelque issue qu'elle puisse avoir, & quel-
que tems qu'elle puisse durer pour leur destruc-
tion commune, pour savoir à qui des deux les
Américains appartiendront comme alliés,
edere inequali, ces derniers formeront un
état libre. Les autres puissances de l'Europe,
avant que la paix soit conclue, interviendront
pour exiger l'indépendance de l'Amérique, la
souveraineté des États Unis, & la liberté du
commerce dans toutes les terres de leurs pro-
vinces respectives.

Pour montrer l'agitation que les affaires ac-
tuelles doivent naturellement occasionner dans
tous les États de l'Europe, & si l'on en vient
à une guerre, devenir le fléau de notre siècle,
je vais faire voir la manière dont on peut la
terminer, quelles que soient les opérations rui-
neuses, cruelles & destructives de la guerre
actuelle. Comme les affaires ne m'occupent
plus, & que je suis entièrement retiré du monde,
je vais exposer aux yeux de ceux que les af-
faires présentes intéressent, l'État de l'Europe
et de l'Amérique, comparer leurs systèmes res-
pectifs, la forme sous laquelle ces deux con-
tées existent, & montrer les effets qui naîtront

de la séparation & de l'indépendance à laquelle l'Amérique aspire, tant dans le commerce que dans l'état politique de l'Europe. Je montrerai aussi, comment avec des vues sages & des intentions pures, on peut tirer de la crise actuelle, un état de paix, de liberté & de bonheur le plus universel qu'on aye jamais vu sur la terre. Comme je ne prens aucune part aux intérêts politiques de l'Europe & de l'Amérique, & que je suis placé dans un endroit (a) qui est entre les deux mondes, je puis jeter ma vue du côté de l'Orient & de l'Occident, sans aucune de ces façons de penser & de ces préjugés, dont un Européen est machinalement imbu, & contempler avec la même indifférence qu'un Astronome compare la nature & la grandeur de deux planetes, l'étendue, l'esprit & la puissance de ces deux mondes éloignés.

Lorsque je parle de leur grandeur, j'entens par là, avec le Lord Verulam, *l'accroissement & l'étendue des Etats*. La comparaison que je fais ici de celle des deux continens, est si nouvelle, que je crains de passer pour visionnaire; ce qui m'oblige de traiter ce sujet avec beaucoup de circonspection.

Avant de comparer la grandeur & l'accroissement des Etats de l'ancien & du nouveau monde; je vais rapporter ici ce que dit cet Auteur célèbre, & en donner l'explication.

« Lors, dit-il, que l'on fait cette sorte de com-

« paraison, on s'appesantit trop d'un côté sur

(a) Les Îles Azores.

à laquelle
merce que
montrera
& des in-
actuelle,
honneur le
r la terre.
ux intérêts
érique, &
a) qui est
er ma vue
, sans au-
ces pré-
inalement
indifféren-
ture & la
ue, l'esprit
éloignés.
r, j'entens
croissement
son que je
est si nou-
visionnaire;
vec beau-
l'accrois-
a nouveau
e dit cet
xplication.
te de com-
an côté sur

l'étendue du territoire, & de l'autre sur la fertilité du sol, & sur la quantité de choses qu'il fournit aux besoins de la vie.

Cela supposé, je vais fixer l'étendue naturelle du nouveau monde, & la comparer avec celle de l'ancien.

L'étendue d'un Etat dont les parties ne sont point liées ensemble, est plutôt une occasion de dépense que de grandeur. La liaison naturelle des parties, sans aucune communication entre elles, est un fardeau plutôt qu'une véritable force. La véritable grandeur est celle qui est fondée sur une étendue de domination susceptible par ses liaisons & ses communications de former un tout respectable. C'est en cela que consistent la grandeur & l'étendue des Etats.

Les trois parties du monde, l'Europe, l'Asie & l'Afrique, sont naturellement liées par la mer Méditerranée, & les Romains les réunirent sous leur domination par un effort de sagesse qui operoit sur les branches de même que sur la racine : mais comme c'étoit l'effet d'un effort sur-naturel & au-dessus des ressources de la nature humaine, ils ne purent les conserver, ni par leur politique, ni par la force des armes, l'événement fit voir, que la puissance qu'ils voient manifestée n'étoit qu'une puissance artificielle, dont la nature n'est point capable, aussi fut-elle de courte durée. Les trois parties de l'ancien monde dont j'ai parlé ci-dessus, sont naturellement séparées, tant par leur situation, que par les circonstances de leur terri-

toire. Elles sont pareillement habitées par trois différentes especes d'hommes, qui ont été formés séparément par des principes naturels, auxquels les hommes ne peuvent résister. L'Amérique méridionale & l'Amérique septentrionale ont deux systèmes différens de gouvernement & forment deux différens Etats. Quoique l'étendue de l'une & de l'autre soit très-considérable, elles ne se ressemblent, quant à leur division, ni par la situation & les circonstances de leur territoire, ni par les peuples qui les habitent & qui les cultivent. L'Amérique septentrionale, je parle de sa plus grande partie, est habitée par les Anglois. L'Amérique méridionale par les Espagnols & les Portugais, que l'on peut regarder comme ne composant qu'une seule & même nation. Ces circonstances naturelles, tant dans le pays que dans les habitans, forment entre ceux-ci une union qui est la base d'une domination puissante & étendue. Ses bras & ses branches s'étendent sur tout le pays, les fibres des racines s'insinuent dans tous les objets naturels dont elles reçoivent l'esprit & la vie.

L'Europe n'a pas une seule partie, où l'on puisse trouver pour lien un intérêt aussi grand, aussi uniforme, & une communication aussi peu interrompue que celle qui regne dans la partie de l'Amérique septentrionale, qui est habitée par les Anglois. Les contrées septentrionales & méridionales de l'Europe sont habitées par des nations qui ont des vœux & des systèmes différens, & dont la communication est interrom-

ue par la di
terrein &
uples qu'o
Au contr
les circon
e, on y
menfe, c
grandeur
La nature
ent, y re
r mer, d'
térieur jo
tes ses riv
e toutes l
percent ent
ur ainsi di
Cette com
tes les br
terme, fo
rein aussi
duit tout
soins de l
ont dépend
e les natio
avec les p
mmunicat
ent aussi f
re de leur
onde le fr
d'une nav
s, les bois
iffion, les
provinces se

es par tro
nt été fou
urels, aux
r. L'Am
tentrional
vernement
Quoique l'
it très-con
, quant
& les cir
ar les pe
ivent. L'
de sa plu
Anglois. L
Portugais
composan
circonstan
dans les ha
union qui e
& étendue
t sur tout
nuent dan
s reçoive

e par la différence des principes, par l'espace
terrein & de mer qui les sépare, & par les
uples qu'on trouve entre deux.

er. L'Am
tentrional
vernement
Quoique l'
it très-con
, quant
& les cir
ar les pe
ivent. L'
de sa plu
Anglois. L
Portugais
composan
circonstan
dans les ha
union qui e
& étendue
t sur tout
nuent dan
s reçoive

Au contraire, lorsqu'on examine la situation
les circonstances de l'Amérique septentrio-
le, on y voit regner, malgré son étendue
mense, cette union qui est le fondement de
grandeur d'un Etat.

er. L'Am
tentrional
vernement
Quoique l'
it très-con
, quant
& les cir
ar les pe
ivent. L'
de sa plu
Anglois. L
Portugais
composan
circonstan
dans les ha
union qui e
& étendue
t sur tout
nuent dan
s reçoive

La nature des côtes & des vents qui y re-
ent, y rend la communication continuelle
r mer, d'une extrémité du pays à l'autre :
intérieur jouit du même avantage, parce que
toutes ses rivières sont navigables, de manière
e toutes les parties se correspondent & com-
ercent entre elles. Ce principe vital anime,
ur ainsi dire, ce corps organisé.

er. L'Am
tentrional
vernement
Quoique l'
it très-con
, quant
& les cir
ar les pe
ivent. L'
de sa plu
Anglois. L
Portugais
composan
circonstan
dans les ha
union qui e
& étendue
t sur tout
nuent dan
s reçoive

Cette communication naturelle est cause que
toutes les branches du pays, si je puis user de
terme, sont aussi unies que sa racine. Un
terrein aussi étendu & sous un sol aussi varié,
roduit tout ce que la nature peut fournir aux
soins de la vie, au luxe & à la puissance
ont dépend son activité. Toutes les choses

er. L'Am
tentrional
vernement
Quoique l'
it très-con
, quant
& les cir
ar les pe
ivent. L'
de sa plu
Anglois. L
Portugais
composan
circonstan
dans les ha
union qui e
& étendue
t sur tout
nuent dan
s reçoive

de les nations de l'Europe ne se procurent
l'avec les peines inséparables du défaut de
communication & d'un système de gouverne-
ment aussi faux qu'artificiel, & qui font la ma-
ière de leur commerce, sont dans le nouveau
monde le fruit d'une communication entière,
d'une navigation libre. Les munitions nava-
les, les bois de construction, le chanvre, le
poisson, les viandes salées, sont la richesse des
provinces septentrionales; le tabac, le riz, le

coton, la soye, l'indigo, les fruits & peut-être le vin dans la suite, la résine & le goudron de celle des provinces méridionales. Ces productions forment un objet de commerce entre ces provinces, & fournissent à leurs besoins respectifs. Le froment, les farines & les objets de manufacture, dans les provinces du milieu, rendent, non seulement la communication mais encore le système complet. Ils unissent ces parties, les organisent & en forment, comme je l'ai dit ci-dessus, un tout parfait.

On me demandera si les Isles des Indes occidentales font partie de l'Amérique septentrionale. C'est là une question dont le détail est de pure spéculation, mais qui n'est point douteuse quant au fait. Si les puissances maritimes de l'Europe peuvent concilier leurs intérêts respectifs dans ces contrées, établir une balance convenable, & former un système pour la maintenir en équilibre; il peut se faire que dans quelques années, ou peut-être dans un siècle, elles conservent la propriété & la domination de ces îles. Si, au contraire, elles se querellent au sujet de l'Amérique septentrionale, si elles rompent l'équilibre de la balance, au point d'oublier leurs intérêts communs, il peut arriver que les Espagnols, les Hollandois, les Danois, les François & les Anglois, qui ont des établissemens dans cette contrée, s'unissent dans la suite avec les habitans de l'Amérique septentrionale & deviennent partie de la communauté à laquelle cette union sert de base. Quoiqu'on n'apperçoive jusqu'à présent dans

Amérique
nonce u
examine
nature
grandiss
dante,
Le cont
aucoup
plus prè
e, quan
européen
nt, ou q
magent
e par la
s les mè
la variè
t, soit p
ité de fo
puis le f
llement
d'une d
germe
jours pl
multipl
elle de la
la sorte,
ulto velu
puissance
exception
nes y for
autre p
gressives
étendues.

Amérique méridionale aucun symptôme qui annonce une révolution, il convient cependant d'examiner les circonstances internes du système naturel & politique auquel elle doit son accroissement, & qui tend à la rendre indépendante, & à en faire un Etat considérable. Le continent de l'Amérique méridionale est beaucoup plus étendu, son climat plus varié, plus près de se rendre indépendant de l'Europe, quant à ses besoins, que les puissances européennes ne le croient, ou n'en conviennent, ou que ses habitans, en général, ne se imaginent. Ce continent, tant par son étendue, que par la variété des climats qu'il éprouve à les mêmes latitudes; soit par l'abondance de la variété d'articles que ces derniers fournissent, soit par la régularité, l'uniformité & l'activité de son commerce maritime, qui s'étend depuis le septentrion jusqu'au midi, forme naturellement un système d'union, qui est le germe d'une domination absolue & indépendante. Ce germe a pris racine, celle-ci pénètre tous les jours plus avant dans la terre, ses fibres se multiplient & s'étendent, & par la vigueur naturelle de la végétation, si je puis m'exprimer la sorte, elle pousse des branches & croît *velut arbor ævo*, au plus haut degré de puissance qu'on ait jamais vue sur la terre, à l'exception peut-être de la Chine. Les montagnes y sont aussi bien cultivées que dans aucun autre pays que ce soit, & les opérations progressives de l'agriculture y sont aussi variées & étendues. Ces contrées fournissent non seu-

lement à leurs habitans les choses nécessaires à la vie, mais encore *du surplus pour l'exportation*. Les articles qu'elles fournissent aux étrangers sont le froment, les farines, l'orge, le vin, le chanvre, le suif, le lard, le sucre, le cacao, les fruits, les confitures, la naphtha, l'huile, le coton, &c. Les progrès de l'agriculture a même engagé les Indiens à cultiver les manufactures & le commerce qui sont les sources d'une circulation étendue. Les articles que ces contrées fournissent sont des étoffes de coton pour les marins, des draps, des toiles, des chapeaux, des cuirs, surtout pour les Indiens, des outils pour l'agriculture & les artisans. En un mot, tout ce qui est nécessaire aux besoins des hommes.

A mesure que le commerce, la population & la culture des différentes provinces du royaume de Chili augmenteront, ce qu'ils font tous les jours, quoique lentement, les contrées qui sont plus au nord fourniront aussi leurs productions à celles qui sont au couchant de l'Amérique méridionale, qui sont habitées par une nation beaucoup plus nombreuse, plus active, plus riche, & plus puissante que ne le sont les Anglois dans l'Amérique septentrionale, parce que sa communication intérieure est beaucoup plus étendue, indépendamment du commerce qu'elle peut faire avec les Indes orientales.

Au cas que quelque accident empêche cette nation riche, qui n'a d'autre souci que celui de dépenser son argent, de satisfaire sa vanité, son luxe & ses caprices; il n'y a aucun art

elle ne
intenan
ser de l
oin, j'a
trionale
à présen
re contr
passera
ayent a
plus dé
es besoin
de mérid
ses peup
endance
es & mi
le fruit d
les'est fé
Amérique
el des ch
onspect
uite, sel
nt le tem
nt que le
ner ses é
dence &
, un pe
x, peu
le pensé
tique, n
onforme
it, tant
r jour
tant poi

elle ne puisse se procurer chez elle. Voyez
maintenant si un pareil pays ne peut point se
passer de l'Europe, pour les choses dont il a
besoin, j'ajouterai, plus que l'Amérique sep-
trionale. Les manufactures n'ont pas fait jus-
qu'à présent de grands progrès dans cette der-
rière contrée, & selon toutes les apparences,
elles ne passera encore quelques années avant qu'elles
aient atteint leur perfection. Quoiqu'elle
soit plus dépendante de l'Europe, relativement
à ses besoins & à son commerce, que l'Amé-
rique méridionale; cependant, comme le génie
de ces peuples est naturellement enclin à l'in-
dépendance, & que ses vues politiques sont plus
libres & mieux ménagées, son indépendance a
été le fruit de la paresse de ceux qui dormoient,
et elle s'est séparée la première de l'ancien monde.
L'Amérique méridionale, suivant le cours na-
turel des choses, & vu la prudence lente &
conservatrice de sa Métropole, ne fera point
d'insulte, selon les apparences, à se révolter
avant le tems, comme l'a fait la septentrionale.
Mais que le Roi d'Espagne continuera de gou-
verner ses établissemens dans l'Amérique avec
sagesse & sagesse, comme il a fait jusqu'à pré-
sent, un peuple indolent, fastueux, supersti-
eux, peu accoutumé, & encore moins qu'on
ne le pense, à raisonner sur les systêmes de
politique, restera soumis au gouvernement, &
se conformera aux réglemens de commerce qu'il
lui imposera, tant pour profiter de ces avantages, que
pour jouir de la protection qu'il lui accorde.
Il n'est point d'un caractère à tenter la voye

des armes, il continuera de payer les taxes qu'il lui impose à titre d'offrande. S'il arrive jamais que le nombre des naturels du pays excède celui des Espagnols que la métropole y envoie en qualité de gouverneurs, de magistrats, de soldats, comme ces peuples élisent leurs magistrats, qu'ils ont en main le pouvoir exécutif de tous les magistrats subalternes, qu'ils ont les maîtres de choisir dans leur corps ceux qui leur conviennent le plus, & qu'ils ont entre leurs mains le gouvernement intérieur, dont le Roi ne se mêle jamais; on doit regarder cette souveraineté que le monarque Espagnol exerce par l'entremise de ses vice-rois, de ses juges, de ses audiences, de son clergé & de ses troupes, quelque terreur qu'elle inspire, comme extrêmement précaire, vu qu'elle n'a lieu que tant qu'ils veulent la reconnoître. Un pays aussi vaste que celui dont je parle, où l'on a fait de si grands progrès dans l'agriculture & le commerce, & dont l'accroissement en qualité d'habitans a été si rapide, devient tous les jours trop grand pour pouvoir être gouverné par une puissance Européenne qui en est éloigné de quatre ou cinq mille miles. Quant à l'autorité qu'on exerce par la voye des armes, voici ce qu'en dit le Lord Verulam. " Il y a deux manières de s'assurer d'un pays d'une vaste étendue, l'une par les armes de chaque province, l'autre en employant celles des principaux états. Dans ce dernier cas, on a coutume de défier les habitans des provinces. Voilà donc des dangers auxquels les états sont exposés, "

s taxes qui
 arrive jam
 pays exce
 ole y envo
 magistrats
 ent leurs m
 uvoir exécut
 s, qu'il f
 orps ceux
 ls ont entre
 dont le B
 der cette l
 pagnol ex
 de ses juge
 & de ses ta
 spire, com
 n'a lieu qu
 . Un pays a
 où l'on a
 ulture & le c
 n qualité d
 ours trop gr
 r une puissan
 e de quatre
 rité qu'on ex
 ce qu'en di
 k manieres
 e étendue, l
 ince, l'autre
 aux états. D
 ne de défar
 Voilà donc d
 nt exposés,

nvasion étrangere , ou une révolte de la part
 des sujets. La nature des choses est telle, que ces
 deux remèdes sont sujets aux mêmes dangers,
dans les cas où les provinces sont éloignées. Car
 si cet état compte sur les armes des provinces,
 il est exposé à une révolte; & si c'est sur les
 armes qui le protègent, à une invasion, à
 cause de sa foiblesse. J'ajouterai, *foible &*
inférieur à la puissance intérieure de la pro-
 vince, qui ne peut manquer de dominer. Le
 gouvernement d'Espagne, de même que celui
 d'Angleterre, furent obligés d'annuler un ré-
 glement au sujet de la perception de leurs re-
 venus, parce qu'ils comprirent qu'ils n'étoient
 pas assez forts pour le faire exécuter, & ils le
 voyoient si bien qu'ils n'osèrent point en venir
 à une violence ouverte. Tout le monde sçait
 encore que les démêlés entre les cours d'Espa-
 gne & de Portugal, au sujet des limites des
 provinces qu'elles possèdent dans le Bresil, ne
 furent que de ce qu'elles ne purent en venir
 à une pacification sur cet article, parce qu'il
 trouva dans ces contrées des puissances qui
 ne voulurent point acquiescer aux décisions
 du gouvernement, dont les loix n'ont aucune
 autorité, lorsqu'elles s'opposent à leur systême.
 Les puissances dont je parle sous les missions
 du Paraguay. C'est exactement & précisément
 dans le cas dans lequel se trouve le gouvernement
 d'Espagne, à l'égard des établissemens qu'elle
 possède dans l'Amérique méridionale. Il me se-
 rait aisé de montrer, en décrivant la nature du
 pays, l'application de ses habitans au travail,

l'état de leur communauté, qui a son fondement dans la nature, & en la comparant avec l'administration du gouvernement qui y est établie, & avec le génie des anciens Espagnols, des Créols & des Indiens, que l'Amérique méridionale est trop puissante pour que l'Espagne puisse la gouverner; qu'elle est en état de se rendre indépendante, & qu'elle le fera dès qu'elle en trouvera l'occasion. Si jamais cela arrive, cette révolte ne ressemblera point à celle de l'Amérique Septentrionale. Celle-ci, bâtit sur la domination qu'elle tient de la nature, a pris la forme d'une République Démocratique ou Aristocratique. La révolte de l'Amérique méridionale aura pour chef quelque génie entreprenant, qui pour se venger d'une injustice qu'on lui a faite, profitera de la disposition des peuples pour fonder une monarchie puissante. Mais tout ceci n'est pas l'objet de mon mémoire, & en demanderoit un fort long. Je me bornerai donc aux opérations dont l'objet est de former un état dans l'Amérique septentrionale, autant qu'il peut intéresser & influencer sur le système de l'Europe. J'ai prouvé ci-dessus que cette puissance naturelle est fondée sur l'union & la communication qui règne entre les habitans. C'est l'activité avec laquelle les hommes se civilisent, qui contribue à l'accroissement d'un Etat.

Pour établir une juste comparaison entre les progrès qu'a fait cet Etat vers son accroissement avec ceux de l'Europe, & se former une juste idée d'un sujet qu'on a très-peu compris jus-

ici, il co
civilisati
née dan
ès, & de
euse, quo
ement
ec les pro
civilisatio
nouveau m
Lorsque
rent à se
barbarie &
ard avoier
face de c
la cour
es sauvage
i veulent
ir Quelle
ivilisation p
spices! Le
anoient d
laquelle a
tôt que d
arnicieuse q
quelle ils
otection qu

(a) Il est cer
ers qui introd
urope l'agric
ure gothiqu
(b) Si ad fruct
da, quem di
guntur illo m
o de Nat. D

ici, il convient d'examiner cette ardeur pour la civilisation dans les sources d'où elle est née, & de prouver qu'elle est encore déficiente, quoiqu'on regarde ce siècle comme extrêmement éclairé. Il faut encore la comparer avec les progrès & le but de cette ardeur pour la civilisation qui a opéré si rapidement dans le nouveau monde.

Lorsque les peuples de l'Europe commencent à se civiliser, & à sortir de ce chaos de barbarie & d'ignorance, que les usurpateurs du Nord avoient répandues comme un déluge sur la face de cette contrée, les missionnaires (a) de la cour de Rome envoya chez ces peuples sauvages étoient comme autant d'aveugles qui veulent servir de guide à ceux qui voient clair. Quelle lumière, quelle liberté, quelle civilisation pouvoit-on attendre sous de pareils auspices ! Les instructions qu'ils leur donnoient, n'étoient d'une source corrompue d'ignorance, laquelle ayant pour but de subjuguer l'esprit, plutôt que de l'éclairer, étoit infiniment plus nuisible que l'ignorance & la barbarie, dans laquelle ils étoient plongés. (b) Quant à la protection qu'ils leurs accordoient, elle ressem-

(a) Il est certain que ces missionnaires furent les premiers qui introduisirent dans les contrées septentrionales de l'Europe l'agriculture, les arts, & particulièrement l'architecture gothique.

(b) Si ad fructum nostrum referemus, non ad illius commenda, quem diligimus. Prata & arva & pecudum greges, reguntur illo modo, quod fructus ex iis capiuntur. *Cicero de Nat. Deor. lib. 1.*

bloit au foin qu'un fermier prend d'un troupeau dont il veut avoir la toison & la charnue. Les instructions de ces maîtres se ressentent de l'autorité qu'ils avoient sur de simples *téchumenes*, *homines dedititii*. Leur savoir étoit purement didactique, & non point *inductif* comme celui de la nouvelle philosophie & du nouveau monde. Il consistoit en des maximes des principes, qu'ils ne se donnoient pas la peine d'expliquer, mais qui à force d'être répétés, venoient des opinions, & formoient un système, dont la certitude n'étoit fondée que sur l'habitude qu'on s'en étoit faite. Le peuple jouissoit des connoissances qu'il avoit qu'à titre de *servitude*, & il ne lui étoit pas permis d'en profiter. On l'instruisoit par force & malgré lui, on le corrompoit par le mauvais exemple, on l'épuisoit par un travail dont il ne tiroit aucun profit. Telle fut dans son origine la civilisation en Europe.

Pour connoître les deux lignes des progrès qu'elle a fait dans l'ancien monde & dans le nouveau, il faut en tracer une troisième, soit droite, & voir le rapport que les deux premières ont avec elle.

Le premier pas à faire vers la civilisation est l'application à l'agriculture, parce qu'elle fournit aux besoins d'une société naissante. Les soins qui suivent, ont pour objet le vêtement, le couvert & la fabrique des outils les plus nécessaires. Vient ensuite le commerce, par le moyen duquel les hommes se procurent plus fréquemment les choses dont ils ont besoin. Lorsque ceux-ci sont remplis, on échange

erflu
nt dan
avoir i
superfi
vail, fo
, pour
e forme
turiers.
e je vien
al, qui e
core ceu
tre des
e le loca
produit
n comm
le secon
Compar
ne, l'ori
ns l'anci
L'esprit
s dans l
ffes, l'un
les indiv
tingués
ms diffé
La cultu
niers, l
nent à l
res qu'ils
mmes dé
voient.
roductions
érents. C

erflu contre des articles qu'on ne trouve
nt dans le pays. Les individus assurés de
avoir fournir à leurs besoins par l'échange
superflu qu'ils peuvent se procurer par leur
vail, font usage des forces & de l'esprit qu'ils
, pour perfectionner ce qu'ils ont inventé.
e forme bientôt des ouvriers & des manu-
uriers. La communauté ayant fait les progrès
e je viens de dire, il en résulte un superflu gé-
al, qui excède non seulement ses besoins, mais
ore ceux des individus & que l'on échange
tre des articles de commodité & de luxe,
e le local & le climat de cette communauté
produisent point, ce qui devient la source
n commerce très-vaste & très-étendu. C'est-
le second pas de ce progrès.

Comparons maintenant, relativement à cette
ne, l'origine & les progrès de la civilisation
ns l'ancien & le nouveau monde.

L'esprit militaire qui se répandit une seconde
s dans l'Europe, divisa ses habitans en deux
sses, l'une des guerriers, l'autre des esclaves,
les individus, chacun dans sa classe, furent
tingués par le rang qu'ils tenoient & par des
ms différens.

La culture des terres fut le partage de ces
niers, hommes malheureux, attachés servi-
ment à la glèbe, sans être propriétaires des
res qu'ils cultivoient à la sueur de leurs fronts,
mmes dégradés comme les troupeaux qu'ils
voient. Leurs personnes, leur travail, les
ductions de leurs champs leur étoient in-
érens. Quand même ils auroient été inspi-

rés, car ils n'étoient point instruits, ils étoient sans motifs pour aspirer à se perfectionner. Ces mêmes, qui étoient émancipés jusqu'à un certain point, & qui étoient les maîtres de leurs personnes, gémissaient sous le poids des tailles des impôts & des taxes, qu'ils payoient sans aucune repugnance pour s'exempter d'être enrôlés dans les troupes, & n'être point assujettis aux exactions des officiers civils, qui leur faisoient quitter leur travail pour les employer au service de leurs Seigneurs & de leurs Seigneurs verains, & leur enlevoient sans pitié leurs bestiaux, leurs outils & leurs meubles. Leur oppression étoit telle, que ceux d'entre eux qui avoient le plus d'esprit & d'intelligence, avoient à peine le tems de manger & de dormir. Dans le cas où ces derniers, par leur persévérance & leur industrie étoient assez heureux pour augmenter leurs récoltes & leurs troupeaux, se procurer quelque surplus, on leur défendoit de le vendre & de le porter aux marchés, à l'exception de ceux que leurs Seigneurs leur indiquoient, dans la vue d'absorber leurs profits & le surplus qu'ils s'étoient procuré; aussi s'en mirent-ils plus en peine. Il arrivoit quelquefois que des accidents & des saisons exorbitantes le leur procurassent contre leur attente, mais quelquefois aussi ces mêmes accidents les en privoient, & faisoient rencherir les denrées. Ces Seigneurs étoient si peu intelligents, qu'ils ne leur vint jamais dans la pensée. „Que celui qui veut avoir suffisamment de quoi pourvoir à ses besoins, doit se procurer les choses dont il manque, & même quelque chose de su-

plus. C'est tout le monde.

Cela fut la partie du monde dans un état aujourd'hui faire quelque chose si lentement si lentement siècles qu'on ne leterre en dernier y est variante & la

Les travaux, devenant abandonnés, proprement les maîtres

ans qu'on aucune expérience de travail récompense on les eut aussi les vit sans leur pro-

Lors de l'échange des Souverains avec envie, le profit qu'on commencer à inviter les rois, qu'ils politique, se

plus. Ce proverbe étoit dans la bouche de tout le monde, & ils auroient dû le connoître. Cela fut causé que l'agriculture, dans cette partie du monde, resta pendant plusieurs siècles dans un état de langueur. Elle semble vouloir aujourd'hui dans quelques contrées de l'Europe faire quelques pas vers la perfection; mais ils sont si lents, que ce n'est pas dans quelques siècles qu'on peut en attendre le succès. L'Angleterre en est peut-être exceptée; encore le fermier y est-il opprimé de la manière la plus odieuse & la plus injuste.

Les travaux en bois, en fer, en pierre, en cuir, devenus des occupations abjectes, étoient abandonnés aux esclaves. Ces artisans n'étoient proprement que des outils dont se servoient les maîtres les plus ignorans & les plus arrogans qu'on eut jamais vus. Ils n'osoient faire aucune expérience, ni rien innover dans leur façon de travailler. Ils n'auroient tiré aucune récompense, ni aucun profit de leurs succès, si on les eut chatiés, s'ils n'avoient point réussi. Aussi les vit-on rester pendant plusieurs siècles dans leur premier état de barbarie.

Lors de la ligue Anséatique & des autres changemens qui arriverent dans le commerce, les Souverains, qui voyoient depuis longtems avec envie, mais qui n'avoient jamais compris le profit qu'on pouvoit tirer des manufactures, commencèrent à encourager leurs sujets, & à inviter les étrangers à en venir établir chez eux, qu'ils voulurent, par un effet de leur politique, se mêler de diriger eux-mêmes. La

civilisation prit alors un effor, mais qui ne dura pas longtems. L'état abject dans lequel cette politique jalouse & insensée tint ces manufacturiers, les réglemens sévères & impraticables qu'ils firent, les gênerent au point, que leur travail se ralentit. La même politique, qui les avoit engagés à encourager les manufactures, & à les mettre en œuvre plutôt qu'il ne falloit, non point à leurs dépens, mais à la sueur & aux dépens de ceux qui y étoient employés, fut cause qu'ils les assujettirent à quantité de droits, qui opprimerent l'agriculture. Non contents de ces réglemens, qui n'étoient propres qu'à abattre l'esprit & les forces de ces pauvres ouvriers, ils exercèrent un autre genre de cruauté, dont le mérite même ne fut point exempt. Si ces ouvriers avoient assez d'esprit ou d'adresse pour perfectionner leurs ouvrages, ces tyrans, au lieu de les récompenser ou de leur permettre qu'ils se procurassent eux-mêmes la récompense de leur travail, la regardoient bien moins comme des gens utiles à la société, que comme des instrumens propres à satisfaire leur avarice, & à remplir leurs coffres, & les détinrent en qualité de prisonniers d'Etat; au moyen de quoi l'artiste se trouvoit réduit à un état pire que l'esclavage, & d'autant plus affligeant pour lui, qu'il étoit tout à la fois l'effet de l'ingratitude & de l'oppression. Cette conduite fut cause que les manufactures ne firent plus aucun progrès. Quoiqu'il n'en falut pas davantage pour ralentir l'émulation, ils firent encore d'autres réglemens pour assujettir les

vers articles
pliés. Il y en
l'ouvrier, p
pour le retou
qu'il fut en m
tique étoit de
rain tout ce
, & de ne l
eu de le laiss
l'avantage d
Tous les e
ente; il n'y
e vœu des S
on des march
une importa
vouloient s'
e but de leur
oit de le port
esure que ce
rent, ils cong
ique, & joign
commerce,
dernier. De
rtains articles
, les monop
s incongruité
pratique, au
mmerçans de
commerce,
imere. Delà
nt les import
es presque in
ent là-dessus.

vers articles de manufacture à des droits multipliés. Il y en avoit pour la sortie des mains de l'ouvrier, pour le transport, pour la vente, pour le retour, soit qu'il fut en argent, soit qu'il fut en marchandises. Le but de cette politique étoit de mettre dans les coffres du Souverain tout ce que l'ouvrier avoit fait de profit, & de ne lui laisser que sa subsistance, au lieu de le laisser circuler, ce qui auroit tourné à l'avantage de la société.

Tous les encouragemens étoient pour la vente; il n'y en avoit aucun pour les achats. Le vœu des Souverains étoit pour l'exportation des marchandises, parce qu'ils comptoient sur une importation considérable d'argent, dont ils vouloient s'approprier la plus forte partie. Le but de leur législation en fait de commerce, étoit de le porter à sa dernière perfection. A mesure que ces idées & ces maximes s'invétérèrent, ils conçurent l'idée d'un commerce positif, & joignant le mystère de celle-ci à celui du commerce, ils s'érigèrent en législateurs de commerce. Delà, les privilèges exclusifs pour certains articles de manufacture & de commerce, les monopoles, l'interdiction des pêches, les incongruités, tant dans la théorie que dans la pratique, auxquelles il a plu aux politiques de donner le nom de balance dans le commerce, quoiqu'elle ne soit qu'une pure chimère. Delà ces artifices insensés qui rendent les importations & les exportations respectivement presque impraticables, les défenses qu'ils ont jetées là-dessus, les taxes, les impôts, les droits

d'aubaine, & mille autres extravagances dont est impossible de donner le détail. Ayant ainsi par des vues intéressées, dérangé l'ordre de prix, établi une fausse balance, & s'étant interdit tout commerce entre eux, ils furent obligés de former au loin des établissemens chez des peuples barbares dans l'espoir de profiter de leur ignorance, & de leur vendre leurs marchandises à un prix exorbitant. Delà ces traités de commerce à des conditions inégales avec ceux de leurs voisins, sur lesquels ils ont pris un ascendant, & enfin l'établissement de colonies, dans des pays lointains & incultes qui, comme autant de fermes, qui ont chacune des productions particulières, rapportent un bénéfice exclusif à la métropole. Delà les plus extravagantes idées, que l'avarice & l'ambition ont jamais suggérées; l'envie de se faire de l'Océan un domaine exclusif, & d'en prétendre la possession & l'empire. Voilà, comment, faute de s'en rapporter aux lumières naturelles de voir & de traiter les choses comme elles sont, pour avoir renversé l'ordre qui doit régner dans la société, les facultés naturelles que les hommes pouvoient employer d'une manière avantageuse à cette même société, l'ordre & les établissemens, ou, pour mieux dire, la liberté, qui contribue plus que toute autre chose à la grandeur & à l'accroissement des Etats, n'ont plus fait de progrès. C'est ainsi que la civilisation a gémi sous l'oppression, & que le flambeau du génie s'est éteint. Ceux qui étoient instruits, qui se piquoient de raisonner, & qui

avoient l'établis, r
chose con
cupèrent
avoient ad
L'autorité
en qualité
étoient pe
qu'ils n'ex
cherent pl
fait une ha
agir confor
raisonnem
faire empl
venir au l
tous leurs
& donner
lieu de s'e
contribuer
à la popul
& aux int
terent à c
mêmes qui
à faire de
un sujet q
comme on
partisans d
es jours à
à inventer
es anciens
tiennent, a
besoin a int
ve quelqu'

nces dont ils avoient la direction des systêmes politiques
ayant ainsi établis, regerderent cette matière comme une
l'ordre de chose connue de tout le monde, ne s'en oc-
s'étant occupèrent plus, & regarderent le systême qu'ils
furent obligés d'adopter comme dicté par la sagesse même.
L'autorité qu'ils prirent, soit qu'ils parlassent
en qualité de politiques ou de philosophes qui
leurs marquoient étoient persuadés de ce qu'ils disoient, fut cause
qu'ils n'examinèrent plus rien, & qu'ils ne cher-
chèrent plus à perfectionner les choses. S'étant
fait une habitude mécanique de penser & d'a-
gir conformément aux systêmes établis, les
& incultes raisonnemens qu'ils firent ne tendirent qu'à leur
faire employer des moyens impropres pour par-
venir au but qu'ils se proposoient. Ils firent
de tous leurs efforts pour cacher leur ignorance,
& donner du crédit à leurs raisonnemens. Au-
lieu de s'en tenir aux vérités qui pouvoient
contribuer à un travail utile, à la civilisation,
à la population, à l'opulence, à la puissance
& aux intérêts réels de leur patrie, ils s'amu-
sèrent à donner une nouvelle forme aux sys-
têmes qui étoient établis depuis longtems, &
à faire de nouveaux réglemens, pour soutenir
un sujet qui n'étoit plus de mise. Cependant,
comme on suit encore l'ancien systême, les
partisans de l'autorité souveraine s'étudient tous
ces jours à faire revivre les anciennes maximes,
à inventer des fables & des cas pour concilier
les anciens établissemens, & la conduite qu'ils
tiennent, avec les faits, la vérité & ce que le
besoin a introduit dans la pratique. S'ils se trou-
vent quelque un assez osé, pour rompre cette sub-

ordination spirituelle , & introduire quelque vérité spéculative ou pratique qui heurte les opinions reçues , on le méprise comme un aventurier ou un visionnaire, ou bien on l'écrase comme un homme présomptueux , inquiet, turbulent , dangereux , qui ne cherche qu'à troubler l'Etat.

Tel est l'esprit de civilisation qui règne dans l'Europe, ou dans l'ancien monde. Il arrivera peut-être bientôt un tems & des événemens qui engageront ceux qui la gouvernent , à examiner & à réformer les anciens réglemens qui la tiennent en captivité, à lui rendre la liberté qui lui est naturelle. En attendant que cela arrive, jettons un coup d'œil du côté du couchant.

Tous ceux qui habitent dans l'Amérique sont libres, & quiconque le désire est naturalisé. Ils peuvent vivre comme il leur plait, choisir la profession qui leur convient, & donner carrière à leurs talens. A couvert des violences qui peuvent leur enlever ce qui leur appartient, ils sont les maîtres de leurs personnes de leur raison & de leurs actions; & s'ils exercent un travail, eux seuls en recueillent le fruit. Dans un pays tel que celui-ci, où on laisse au génie la liberté d'employer tous ses ressorts, & à l'homme celle de se procurer les biens & les honneurs auxquels il aspire, on voit régner une application constante dans tous les individus; tout est en action; tout est animé; l'esprit s'aiguise; l'ame s'élève. La civilisation qu'il a fallu prendre des affaires pour

re quelques conduite de la vie, a donné à ces peuples
 heurte le goût pour les recherches, qui forme leur
 comme un caractère distinctif & qu'on ne trouve pas ail-
 on l'écrase leurs si ce n'est dans quelques anciennes Ré-
 x, inquiet, publiques dont le gouvernement est le même.
 erche qu'on le goût pour les recherches, cette envie de
 instruire, devient un ridicule selon les objets
 auxquels elle se porte ; mais appliquée aux af-
 Il arrive aires, soit du gouvernement, soit du com-
 évènements merce, elle est un talent précieux & utile. Il
 nent, à ex- suffit de connoître ces peuples, pour voir *qu'ils*
 glemens qu'ont tous animés, si je puis user de ces termes,
 re la liberté par l'esprit de la nouvelle philosophie. Leur vie
 que cela est qu'un cours d'expérience : du continent
 côté du cou qu'ils habitent, ils observent dans l'Europe jus-
 où l'esprit humain peut atteindre ; & sem-
 blables à de jeunes aiglons qui suivent le vol
 de leur mere, ils font le premier essai de leurs
 ailes, & prennent ensuite leur essor.
 Il n'y a rien dont on fasse moins de cas dans
 l'ancien monde, que de la sagesse d'un homme
 qui n'a point de fortune, & cependant la sa-
 gesse de celui qu'elle a favorisé, ne consiste
 que dans l'opinion qu'on en a. Le bon sens
 d'un malheureux n'est ni le savoir, ni les con-
 noissances qu'on puise dans les livres, mais une
 connoissance fondée sur la nature & sur les faits.
 Dans l'Amérique, on prise les lumières & non
 l'homme : *Elle est la patrie des malheureux.*
 Cette contrée étant entièrement différente de
 l'ancien monde, & ceux qui l'habitent ne se
 ressemblent, ni des coutumes, ni des exemples,
 de la perversité de ceux qui s'arrogent le

droit de les gouverner, ils raisonnent, non sur ce que l'on dit, mais sur ce qu'ils voient & qu'ils sentent. Ils n'agissent que conformément à ce que la nature leur dicte, ils ne font pas un pas qu'ils ne sachent où il doit les mener, & ne suivent d'autre route que celle que la nature & la vérité leur ont montrée. Toute méthode leur convient; ils savent qu'ils peuvent recourir à l'expérience; ils le savent, & personne ne leur enlève l'honneur des découvertes qu'ils ont faites. Ils tâtent le sol, ils jugent le climat, & demandent à l'un & à l'autre ce qu'ils croient pouvoir en obtenir de plus avantageux. Cet esprit d'induction fait qu'ils ont trouvé une infinité de culture, qu'aucune autre nation n'a ni entreprise ni soupçonnée. Ils ont non seulement en abondance ce que leur propre consommation exige; mais encore un superflu dont ils approvisionnent les Isles de l'Amérique septentrionale. L'Europe elle-même en a profité pour beaucoup d'articles. Elle en a tiré du poisson, du froment, des farines, du riz, du tabac, de l'indigo, des bois de construction, des olives, des oranges, des vins & plusieurs autres articles qu'ils doivent à leur expérience dans l'agriculture.

Si l'on considère les premières opérations de cet esprit de civilisation, il nous paroîtra ressembler à un enfant attaché au sein du pays qui l'a vu naître, de même qu'un enfant l'est à celui de sa mère. Les habitans, lorsqu'ils ne sont rien ne les distrait, *sont naturellement portés à l'agriculture*; ils sont tous cultivateurs.

ne fav
charue
ol qu'ils
as moins
re que d
ientôt on
es philos
gresses,
in de la
Indépen
quains ex
dans la
secours
umens d
urs propr
rience,
eux-mê
des cha
oye. Cet
d'en jug
lieu de
plupart
oué à pe
issance, si
nouveau
chines d'
mais dans
ns. Je pou

) Ce que j
il est fait d
ment telles

ne savent que manier la bêche & conduire la charue, & quoiqu'ils ne connoissent que le sol qu'ils habitent, leur esprit ne développe pas moins toutes ses facultés; il s'élève à mesure que ces connoissances augmentent; (a) & bientôt on voit des guerriers, des politiques, des philosophes sortir du fond de leurs retraites solitaires, de même qu'une plante s'élève du sein de la terre auquel on en a confié le germe. Indépendamment de l'agriculture, les Américains excellent dans la fabrique des outils, dans la construction des machines. Privés du secours qu'ils devoient trouver dans ces instrumens de leur travaux, ils ont été livrés à leurs propres ressources, je veux dire, à l'expérience, & ils sont venus à bout de les former eux-mêmes. Une culture différente demande des changemens dans les outils qu'on emploie. Cet esprit d'analyser ainsi les machines, d'en juger par les effets qu'elles opèrent, au lieu de s'en tenir aux anciennes, qui sont le plus souvent mal faites & d'aucun usage, a contribué à perfectionner cette branche de connoissance, si bien qu'on trouve aujourd'hui dans le nouveau monde plus d'instrumens & des machines d'un genre nouveau, qu'il ne s'en fit jamais dans l'ancien, dans le même espace de temps. Je pourrois en citer plusieurs de très-in-

(a) Ce que je dis ici n'est point un portrait fait à plaisir; il est fait d'après nature, & les choses sont naturellement telles que je les représente.

généieuses, indépendamment de celles dont l'usage est journalier.

L'Amérique ne s'est encore adonnée, ni aux arts, ni aux manufactures, parce qu'elle a trouvé chez elle des productions, dont l'échange lui procure à meilleur compte qu'elle ne pourroit le faire, tous les objets que les arts & les manufactures fournissent. Comme ce qu'on donne de travail ne pourroit pas suffire pour l'exportation, les momens que la terre ne demande point, sont consacrés aux ouvrages de première nécessité que le pays consomme. Les travaux que les campagnes auront autant de cultivateurs qu'elles en exigent, & que la classe d'ouvriers sera trop nombreuse, alors, comme il n'y a point de loix qui assignent à un homme une profession plutôt qu'une autre, qui lui donnent le choix de l'endroit où il lui plaît de l'exercer, qui fixe le prix de son travail, qui met des bornes à ses entreprises, & qui l'obligent à ne mourir de faim dans un endroit, tandis qu'il peut ailleurs faire usage de ses talens, & à rendre utile au public, qu'il n'y a, dis-je, aucune de ces loix oppressives, injustes & destructives, & que la civilisation est portée au point que j'ai dit, on verra les manufactures s'établir, se perfectionner & se répandre avec une rapidité inconcevable.

Quoique l'ardeur des Américains pour la civilisation ne le porte à employer aucun moyen faux & artificiel, contraire à l'ordre naturel des choses & incompatible avec ses premiers efforts,

font l
s manu
est poin
ntelles
ur leur
t que ce
s super
re & d
manufactu
faire un
froment
bestiaux
ils trou
nt en Eur
l'Améric
Ce qu'ils
nt de l'ag
conduite
uction de
nt pas seu
vigateurs
s de l'Am
, s'ils co
nt à l'Eur
peut le fa
C'est par
le moyen
traves qu
a acquis d
t devenus
L'objectio
dire de

elles dont l'industrie font le travail , pour hâter l'établissement des manufactures , dans un tems où la société n'est point encore en état d'en profiter ; cependant elles se perfectionnent tous les jours assez pour leur procurer un superflu qui circule & que ce dernier augmente considérablement. Les superflus accumulés des productions de la terre & de la mer , sans qu'il soit besoin de manufactures , mettent les Américains en état de faire un commerce considérable. Le poisson , le froment , la farine , le riz , le tabac , l'indigo , les bestiaux , les viandes-salées , sont des objets qu'ils trouvent chez eux , & qu'ils envoient , en Europe , qu'en Afrique & dans les îles de l'Amérique.

Ce qu'ils ont d'habileté dans les arts qui tiennent de l'agriculture , ils l'ont également dans la conduite de leur commerce & dans la construction de leurs vaisseaux. Leurs chantiers ne sont pas seulement occupés pour leurs propres navires , ils le sont encore pour ceux des Indes de l'Amérique , & de l'Angleterre , & bien plus , s'ils continuent de même , ils en fournissent à l'Europe à bien meilleur compte qu'elle ne peut le faire dans quelque endroit que ce soit.

C'est par de tels progrès que leur commerce , par le moyen de la construction , & malgré les obstacles qu'on lui avoit données , s'est accru & acquis de l'activité , & que les Américains sont devenus une puissance considérable.

L'objection qu'on a faite à ce que je viens de dire de l'accroissement du commerce de

l'Amérique, me fournit l'occasion de parler d'une autre source à laquelle elle doit son aggrandissement. On prétend qu'elle a toujours eu du désavantage dans la balance de son commerce; que son or & son argent ont toujours passé dans des mains étrangères, & que privée de ces métaux précieux, son commerce nécessairement borné dans ses progrès, ne peut devenir de longtems une source abondante de richesses. Il est certain, en premier lieu, que l'Amérique, opprimée & gênée par mille entraves, a trouvé pendant qu'elle étoit divisée en plusieurs provinces, une opulence dans ses cultures, qui lui a procuré un commerce étendu & une marine considérable. Il n'y a pas une maxime plus fausse & plus trompeuse, que qu'elle ait été adoptée, même par des nations commerçantes, que de vouloir juger de la balance générale des profits d'une nation par le fond d'un seul article, les *métaux précieux*. Sur le pied où est aujourd'hui le commerce, cette *monnoye métallique* est aussi nécessaire pour aller aux marchés, qu'aucun autre article que ce soit; mais dans la circulation générale, elle va toujours chez ceux qui la mettent au plus haut prix; & si par une circonstance imprévue un peuple, qui ne fait circuler chez lui que de l'or & de l'argent, vient à en avoir un besoin subit, le voilà dans la nécessité d'en donner ce plus haut prix. Dans ce cas, l'importation de l'argent qui se fait chez lui, est à son égard la preuve d'une balance défavorable, tant que l'exportation de ce même argent est ce

de parler un avantage réel pour le pays qui le lui a
 soit son agarni. On peut dire, en jugeant de la balance
 a toujours commerce, par l'importation & l'exporta-
 le son com n de l'or & de l'argent, que l'Angleterre a
 nt toujours ns plusieurs cas le désavantage de la balance,
 que privé qu'elle est en faveur des nations qui attirent
 merce néce ez elles l'argent qu'elle a. L'importation qui
 ne peut de fait de l'argent en Angleterre, sera, où le
 andante d ment des soldes des comptes rendus ou l'effet
 r lieu, qu transport qui s'en fait comme d'un article
 mille entr commerce en compte courant. Dans l'un
 t divisée l'autre cas, l'importation ne pourra pas être
 dans ses c preuve d'une balance avantageuse. Profitant
 merce étend la nature de son gouvernement & de l'éten-
 y a pas une de son commerce, l'Angleterre a établi
 peusé, qu ez elle un *Papier-monnoye*, dont le crédit
 r des nation fait trouver à point nommé les sommes dont
 r de la balan e a besoin. Si cette ressource lui manquoit,
 on par le s audroit qu'elle attirât les métaux chez elle
 cieux. Sur les grands bénéfices qu'elle accorderoit :
 merce, ce rs l'importation en deviendroit considérable.
 ecessaire po donnera-t'on pour une preuve de l'avanta-
 re article q de sa balance. Que le crédit de ce *Papier-*
 générale, *monnoye* soit l'effet d'une balance avantageuse,
 ttent au p rs le peuple qui jouit de cet avantage, peut
 ice imprév tre en réserve son or & son argent, & même
 lui que de faire dans son commerce un article d'expor-
 besoin sub on. Enfin qu'il survienne une augmentation
 onner ce p valeur dans le numéraire, & l'Angleterre
 ation de l a eu l'exemple dans le renouvellement de
 son égard monnoyes, qui procura un bénéfice sur
 geuse, tant anciennes aux étrangers qui les lui impor-
 gent est ce ent, alors il se fera une nouvelle importa-

tion de métaux. Il entrera beaucoup d'or & d'argent, non comme la solde des comptes, mais comme des articles, sur lesquels le bénéfice est assuré pour celui qui les envoie. Il est fait est, que dans ce tems-là, on fit passer en Angleterre pour des sommes immenses de monnoyes anciennes; mais on ne prit pas cette importation pour un avantage dans la balance de son commerce.

En appréciant celui d'un peuple par la faiblesse de l'importation des métaux, on a toujours supposé le désavantage du côté des Américains; mais le fait est, que le gouvernement, profitant du crédit que la nation a acquis, & de l'amélioration de son commerce, a eu la politique de débiter pour des sommes considérables de Papier-monnaie. Il peut se faire à la vérité que cette immense quantité le fasse tomber, cela se peut; je l'avoue; mais les premières conséquences ne sont pas moins justes, parce qu'il a eu l'effet. Les Américains (a) ont donc pu échanger leur or & leur argent aussi bien que les Anglois; ainsi, ce qu'on a pu exporter d'or & d'argent, n'est pas une preuve que la balance soit contre eux. Ils avoient besoin pour l'agriculture, le commerce & la guerre, non pour le secours de ces métaux, mais d'un nombre

(a) Je suis informé que l'Amérique a en caisse plus de trois millions de livres sterling, qui seront employées à tout ce que le Papier-monnaie sera tombé.

(a) Il seroit
fêtu dans l'o
elle a dans le
a Papier-mon

oup d'or & d'articles qu'ils se procuroient par l'échan-
 ge de leur or & de leur argent, après en avoir
 réservé ce qui leur étoit nécessaire. On voit
 donc que ce qu'on allègue pour montrer la
 faiblesse de l'Amérique (a), prouve au con-
 traire les progrès considérables de sa puissance.
 Jugeant donc de l'Amérique par les progrès
 qu'elle a fait dans l'agriculture, les arts & le
 commerce, & par les principes de civilisation
 qui conviennent à un territoire immense, dont
 la communication est généralement libre, j'ose
 assurer que l'Amérique septentrionale a acquis
 tous les jours, d'un pas continu &
 accéléré, un degré d'agrandissement, dont
 l'Europe n'a jamais fourni d'exemple.
 J'ajouterai, que lorsque l'on considère la
 population progressive de l'Amérique, qui est
 la suite du bonheur dont elle jouit, on ne peut
 empêcher d'avouer que cette bénédiction que
 Dieu donna à nos premiers parens, *soyez fé-
 conds, multipliez-vous, remplissez la terre &
 soumettez-la*, a eu chez elle son plein & entier
 effet. Dans l'Amérique, on regarde comme
 le bonheur d'avoir des enfans. En Europe,
 au contraire, où une malheureuse politique in-
 sensée a rendu stériles, non seulement des
 contrées fertiles, mais encore fermé les sources
 de la population, on peut dire, en gémissant,

(a) Il seroit à souhaiter que l'Angleterre, qui voit
 fêtu dans l'œil de sa sœur, fit attention à la poutre
 qu'elle a dans le sien, & prévint les suites que peut avoir
 le Papier-monnaie.

l'Editeur.

Note de l'Editeur.

C 3

que cette première malédiction *„ je multiplierai tes angoisses, tu enfantera avec douleur, „* eu son accomplissement. Le malheureux est d'un pays & d'un peuple, qui a fait regarder la fécondité comme un sujet de chagrin & de peine, & les enfans comme un fardeau, qui a ralenti les progrès de la population. La crainte d'avoir une nombreuse famille qu'on ne sait comment faire subsister, à cause de la pauvreté à laquelle on est réduit; de mettre au monde des enfans, dont l'état ne diffère en rien de celui des esclaves, a banni toute idée de mariage, dont les fruits devoient causer tant de chagrin (c). Dans l'Amérique septentrionale, les enfans font la richesse & la force de leurs parens, & *heureux est celui qui en a beaucoup*. Comme la nature & les causes de cette population étonnante, ont été amplement discutées, & démontrées dans un ouvrage intitulé : *Observations sur l'accroissement de la race humaine & la population des états*, je renvoye ceux qui voudront pousser la comparaison plus loin à ce petit Traité, & je viens confirmer ce que j'ai dit de la population de l'Amérique septentrionale, par des exemples pris de son accroissement actuel.

(c) *Magnum quidem est incitamentum, tollere beros in spem alimentorum, majus tamen in spem libertatis, in spem securitatis.*

La B

1722 . .

1742 . .

* 1751 . .

1761 . .

1765 . .

1771 . .

1773 . .

La colo

nencement

en

1756 . .

1774 . .

Or Mes

venus grossi

d'abord dir

se font faite

provinces :

ation y ét

satisfaire la

exemple d

famille du

Loomax, m

an

Epoufa

Lebanon

Et mour

* N. B. La

année une dé

La Baye de Massachusset avoit en

1722 94000 habitans.

1742 164, 000.

1751 164, 484.

1761 216, 000.

1765 255, 000.

1771 292, 000.

1773 300, 000.

La colonie de Connecticut avoit au commencement de la dernière guerre & de celle-ci,

1756 129, 894.

1774 257, 356.

On observera que les étrangers ne sont point venus grossir ce nombre; que les guerres l'ont d'abord diminué, ensuite les émigrations qui se sont faites vers le couchant, & dans d'autres provinces : cependant 18 ans après, la population y étoit presque double. Je vais, pour satisfaire la curiosité du lecteur, rapporter un exemple de fécondité extraordinaire dans une famille du Connecticut, Marie Loomis, ou Loomax, née à Windsor, dans le Connecticut l'an 1680.

Epousa Jean Buel de

Lebanon l'an 1696.

Et mourut à Litchfielden . . 1768.

* N. B. La petite vérole & la guerre causèrent cette année une dépopulation considérable.

Descendants qu'elle laissa à sa mort.

Enfans.	Petits fils.	Arriere petits fils.	4e. Génération
10	75	231	19

Morts avant elle.

3	26	42	3
—	—	—	—
13	101	273	22

Total des descendants qui vivoient lorsqu'elle mourut. 336

Qui moururent avant elle. . . . 64

Total des enfans qui naquirent. . 410

La Province de la nouvelle York ,

1756 96, 776.

1771 168, 007.

1774 182, 251.

Dans la Virginie.

1756 173, 316.

1764 200, 000.

1774 300, 000.

Dans la Caroline méridionale.

1750 64, 000.

1770 *115, 000.

* Ce nombre est moindre que l'actuel, la plus grande population ayant eu lieu dans les contrées situées dans l'intérieur du pays, qui n'étoient point alors comprises dans cette province.

Dans la Colonie de Rhode-island.

Génération 1730 15, 302.

19 1748 28, 439.

Comme il n'y a jamais eu de milice réglée, de rôle dans la Pensylvanie, qui pût mettre aux qui le tiennent de savoir au juste la population de cette province, on l'a estimée à peu près en spéculation. On y a conduit pendant longtems beaucoup d'irlandois & d'étrangers dont j'ai la liste. Cependant comme plusieurs sont sortis de la province, & ont été s'établir dans d'autres, après y être arrivés, ou après que le tems de leur service a expiré, je crois que l'accroissement de la population a été dans la même proportion que dans les autres provinces & dans les autres colonies. J'ose même assurer que dans le tems que j'y étois, elle avoit augmenté dans la même proportion que celles de la Baye de Massachusset & de la Virginie. La ville de Philadelphie s'est accruë très promptement à cause de son commerce, ainsi qu'on le voit.

Cette ville avoit en maisons.

habitans depuis 16, 000 { 1749 . . . 2076.
18, 000. { 1753 . . . 2300.

23, 318 à 35000 { 1760 . . . 2969
{ 1769 . . . 4474.

On fit au commencement de la guerre de 1754 & 1755, différentes évaluations de la population du continent. Les plus exagérées la font monter à un *million & demi*. Ceux qui

ne donnerent rien à la spéculation , & qui firent d'après les rôles , à un million deux cent cinquante mille ames.

Le dénombrement que l'on dit avoir été fait par le congrès de 1774 , la fait monter à 3, 026, 618 , mais lorsque je considère que le rôle d'après lequel on a fait cette évaluation diffère dans plusieurs articles de celle que j'ai fixée , comme sûre , je suis persuadé qu'on a beaucoup donné à la spéculation. Un autre dénombrement qui a été fait après deux ou trois années de guerre , le porte à 2, 810, 000. Ce que je vais dire , est plutôt fondé sur une évaluation de ma façon , que sur un fait authentique , car je n'ai jamais vu les rôles des provinces ; cependant , lorsque je compare ce que je vois avec ce que j'ai vu autrefois , je crois que le calcul le plus exact est celui qui porte la population de l'année 1774 à 2, 141, 307. Ainsi dix-huit ou dix-neuf années , dont sept ont été passées en guerre , on voit une population d'un million deux cent cinquante mille ames se croître de près d'un million d'habitans.

C'est là une preuve très sensible que la société de l'Amérique s'accroît avec une rapidité dont il n'y a jamais eu d'exemples en Europe.

J'ajouterai que ces habitans ne sont point des hommes inutiles , *fruges consumere nati* , mais que le système du gouvernement , de son origine , a été d'enrôler tous ses sujets comme autant de soldats (il faut en excepter la Pensylvanie) & en a formé 535, 326 , ce qui fait le quart , à l'exercice des armes. Ils

ment point une classe distincte de citoyens, & font point des armes leur unique profession. Ils demeurent unis à la société, & forment une garde nationale, toujours prête à la défendre. Je suis persuadé que cette milice, toute ombreuse qu'elle est, paroitra ridicule aux officiers généraux de l'Europe, mais l'expérience a démontré qu'elle devient par son union à la société une défense bien plus réelle & plus efficace pour la nation. Cette milice est un membre organisé du corps qu'on peut conserver en tout tems, même en tems de guerre moyennant un peu plus de nourriture. La grandeur & la force véritable d'un Etat consistent en ce que la profession des armes soit celle de ses membres, & non pas l'occupation d'une classe particuliere de citoyens. Je ne puis mieux finir cette partie du raisonnement que je viens de faire, qu'en rapportant ce que Lord Verulam, aussi grand politique, que philosophe, dit sur le même sujet. „ La véritable grandeur d'un Etat consiste dans sa population, dans la valeur des individus qui le composent, & dans la constitution militaire de la société, dont la nature est telle que la profession des armes est celle de tous les membres intéressés à sa défense, plutôt que celle d'une classe particuliere de citoyens. „ Quelque étendue que puisse avoir la base de cette société, quelques progrès qu'elle ait fait dans la civilisation, quelque crédit, quelque puissance qu'elle ait acquis par l'activité de son commerce, quelque force que lui procure le genie militaire des membres qui la com-

posent, elle n'est qu'un vain phantôme, si elle n'est point animée par le gouvernement. Un état n'acquiert de l'accroissement, qu'autant que celui qui le gouverne, anime ce corps organisé, & dirige la volonté des membres qui le composent.

Un empire a beau étendre sa domination si l'esprit du gouvernement est foible & borné au point de ne pouvoir concilier & animer les parties éloignées qui le composent, réunir leurs volontés & s'assurer de leur obéissance *consensus obedientium*, son étendue, loin de contribuer à son accroissement, ne sert qu'à le retarder, & à hâter sa ruine. Si un pareil état se trouve dans le cas d'avoir besoin de secours des provinces éloignées, comme il n'a pas assez de vigueur pour leur inspirer son esprit, & leur faire sentir que l'obéissance qu'il exige d'elles est l'effet de leur union mutuelle, il est obligé d'avoir recours à la force; mais comme il est impossible qu'une force naturelle interne agisse contre elle-même, le gouvernement ne fauroit l'employer dans pareil cas & il est forcé d'avoir recours à une force étrangère. Mais comme il s'en faut beaucoup que les forces qu'il envoie dans ces provinces éloignées, quelque supérieures qu'elles puissent être, soient comparables à leur force interne, elles ne peuvent qu'aliéner leur esprit, & porter à se soustraire à son obéissance. Lorsque ce cas arrive, les domaines d'un empire qui n'étoient point trop grands, parce qu'il savoit les gouverner, & qui étant animés du même esprit, contribuoient à son accroissement,

ent, se
mpruden
oyons n
fatalité
Angleter
rganisé; v
it ind./pe
nations
un empir
ement éc
centre
membres
ec lui.
servé, c
vie d'un
e gouver
conditio
, comme
législatio
orifs du
end. En
gardent
inion se
l'assure
éissent (
n'y poin
nce cont
empire,
on.
Tel peu
annique,
rtie, &
pire de

ent, se trouvent trop étendus, lorsqu'on a
 imprudence d'employer la force ouverte.
 voyons maintenant ce monde séparé par la
 fatalité dont je viens de parler, de l'empire
 Angleterre dont il étoit ci-devant un membre
 ganisé; voyons-le maintenant sur le *pied d'un*
indépendant, qui a pris son rang parmi
nations de la terre; sur le pied, dis-je,
 un empire, que le même esprit de gouver-
 nement éclaire dans toutes ces parties, depuis
 le centre jusqu'aux extrémités, & dont les
 membres n'ont qu'une seule & même volonté
 avec lui. On verra, ainsi qu'on l'a toujours
 observé, que la participation de conseil est
 suivie d'une soumission universelle réciproque.
 Le gouvernement est informé de l'état & de
 la condition des provinces les plus éloignées;
 comme celles-ci concourent elles-mêmes à
 la législation, elles sont également instruites des
 motifs du gouvernement dans les mesures qu'il
 prend. En payant les contributions, elles se
 regardent comme ayant établi l'impôt. Cette
 opinion seule fait la force du gouvernement,
 l'assurance du consentement de ceux qui lui
 obéissent (*consensus obedientium*), sans lequel
 n'y point d'empire durable. Cette obéis-
 sance contribue à l'étendue & à la stabilité de
 l'empire, quelque étendue qu'ait sa domina-
 tion.

Tel peut avoir été l'esprit de l'empire Bri-
 tannique, pendant que l'Amérique en faisoit
 partie, & tel est aujourd'hui celui du nouvel
 empire de l'Amérique depuis qu'elle s'est sépa-

rée de la Grande Bretagne. Sa vie est à la vérité sujette à plusieurs maladies dangereuses, mais il est jeune & fort, & par conséquent en état d'y résister, & même de les surmonter. Semblable au jeune Hercule, il étouffera les serpens dès son berceau. Qu'il s'élève; ses forces croissant à mesure qu'il avancera en âge, on le verra bientôt dans toute sa vigueur.

La grandeur de sa puissance est certaine. Il n'est point de spéculateur qui ne puisse en dominer le préface. Un espace de mille lieues, le met à l'abri des coups de ses ennemis. De l'autre côté du globe, il jouit de la paix la plus profonde. Né de la terre, c'est un géant, qui déploie ses forces, & que les puissances rivales de l'Europe couvrent à sa naissance de leurs soins maternels, jusqu'au tems où il n'a plus rien à craindre.

Lorsqu'un état est fondé sur une base assurée, étendue que l'est l'union qui regne dans le territoire du nouveau monde, que sa communication est animée par un esprit de civilisation pareil au sien, que la vie des membres qui le composent est employée à des entreprises, de nouvelles expériences & des découvertes qui enrichissent l'agriculture, de nouvelles productions de la terre, qui en font un des greniers de l'ancien monde, qui trouve dans ses pêcheries une source de richesses plus abondante, que ne peuvent être les mines du Potosi, où le génie de l'observation découvre pour ses besoins des machines nouvelles, où les arts, les sciences, la législation, la politique instruisent les ha-

as ; où
grains
se fa
un con
vigation
pire imm
ur forme
re l'état
puissan
main en
s offens
devenu
verain
gouvern
trop bi
té qui le
argent,
es, quel
x Europe
ciplinées
tance de
Qu'on in
mande fi
poids po
e, pour
ce que
lui est n
on dem
arrivé
quis tout
u en tute
il sera
tion, il

vie est à la fois ; où la population se multiplie autant que
angereuses grains sur la terre ; où la constitution mi-
consequent e aire se forme & s'éleve *comme un jeune lion* ;
s surmonte un commerce étendu fait l'aliment de sa
étouffera le vigation ; où toutes les parties de ce ter-
eve ; scs for aire immense sont réunies sous une même loi
cera en âge ur former un seul empire ; lorsque je com-
vigueur. re l'état d'un pareil gouvernement avec celui
t certaine. s puissances de l'Europe , & même du genre
puisse en don main entier , je crois pouvoir en conclure ,
lle lieuës, s offenser ces puissances , que l'Amérique
nis. De l'autr devenue trop considérable , pour qu'aucun
la plus pro verain puisse se flatter de la réduire ; que
étant , qui v gouvernement de l'Amérique septentrionale
puissances n trop bien affermi dans les mains de la so-
naissance d té qui le composent , pour que d'autres s'en
ns où il n'au argent , ou le lui enlèvent , & que ses mi-
s, quelques misérables qu'elles paroissent
ne base au x Européens , sont trop fortes , & trop bien
ne dans le t eiplinées , pour pouvoir les soumettre à une
sa commun tance de mille lieuës.
de civilisati Qu'on interroge un astronome , & qu'on lui
membres qui mande si un satellite , venant à acquérir assez
ntreprises, d poids pour balancer l'équilibre de sa pla-
qui enrichisse e , pourroit être retenu par quelque puis-
ductions de ce que ce fut de la nature , dans l'orbite
ers de l'anci lui est naturelle , il vous répondra que non.
pêcheries u on demande à un pere de famille , si son
nte , que ne , arrivé à l'âge où le corps & l'esprit ont
si , où le géo quis toute leur vigueur , peut être encore
ses besoins d u en tutele , traité & corrigé comme un en-
s , les scienc t , il sera fâché qu'on lui fasse une pareille
uisent les ha tion , il tâchera de l'éluder , & vous ré-

pondra que non. Cependant, si l'on interroge un politique Européen, qui ne connoît que par des ouï-dire, qui ne pense que par habitude, & qui s'imagine qu'elles doivent rester comme elles ont été, si l'Amérique septentrionale, parvenue par un intérêt distinct & indépendant dans son économie & dans son commerce, à l'accroissement & à la puissance qu'on la voit, restera dans la dépendance & la domination d'un des états métropolitains qui sont de l'autre côté du globe, il vous pondra hardiment qu'elle sera dépendante, & vous alléguera mille mauvaises raisons, que les faits soient sous ses yeux & lui démontrent le contraire. On a vu dans tous les temps & l'on voit encore aujourd'hui des politiques qui, au lieu de chercher dans des faits existents, ce qui en peut être la cause, ne se contentent qu'à en inventer & en forger qui s'accordent à leurs raisonnemens favoris. Cependant la vérité prévaut, & l'événement prouve que les choses sont telles qu'on l'a dit.

Je n'ai point dessein d'établir ici la preuve d'un fait dont l'événement est incertain, mais seulement d'en montrer les conséquences. Il nous importe que ces faits existent & qu'ils aient leurs effets. Les événemens qui se présentent, soit qu'on y fasse attention ou non, soit qu'on ait la prudence de les faire entrer dans le système de l'Europe, soit qu'on les méprise, n'en auront pas moins leur cours, & la cause de la vigueur des causes naturelles, agissent ici dans toute leur étendue. Ces causes produisent

l'on interrompt leurs effets, & l'Europe ne tardera à en sentir le contre-coup dans toutes les parties de son économie politique & de son commerce. Le ministre peut bien prévoir leur existence, mais ils ne sauroient empêcher leurs opérations. Embrouiller les affaires de sa Cour, tout ce qui est en son pouvoir ; mais s'il consulte son devoir, ou l'intérêt de son Souverain & de ses sujets, il prendra les mesures qui conviennent aux circonstances présentes. La première chose qu'il doit considérer, est l'influence que l'indépendance de l'Amérique, sa puissance navale lui donneront sur le commerce, lequel éprouvera des changemens, qui changeront sur le système politique de l'ancien monde.

On n'a point encore oublié la ligue Anseïenne, non plus que le succès étonnant qu'elle obtint à la possession dans laquelle elle étoit des principaux objets du commerce & à sa navigation, qui comprenoit les principales rivières de l'Europe. Ayant ainsi attiré à elle tout le commerce de cette partie du monde, elle forma des matelots & une marine, qui la mit en état de se procurer l'alliance des puissances, même de leur commander. Si l'on considère encore que cette ligue étoit composée de plusieurs villes séparées les unes des autres, distantes dans des états différens, & qui n'avoient entre elles qu'une union artificielle, & les progrès de la puissance qu'elle acquit malgré tous ses défavantages naturels, par le moyen de son commerce, de sa marine & de sa politique.

D

pro

dans toute l'Europe, on verra que celle de l'Amérique septentrionale a des fondemens infiniment plus solides; & que n'ayant point à surmonter les mêmes difficultés, elle doit faire des progrès plus rapides, & se procurer un commerce presque universel, & la plus nombreuse marine de l'univers. Si la ligue Anseatique, qui n'étoit dans l'ordre politique qu'un corps imaginaire, a pû s'élever à un haut degré de puissance, sans autres avantages que ceux d'un commerce étendu, & d'une navigation considérable; si, composée de villes séparées par la nature, & unies seulement par la foi des traités, elle a pû devenir un grand corps politique, qui ne devoit la vie qu'à ses bons réglemens qu'il avoit fait, & son ascendant dans les guerres & les traités, qu'à sa puissance dont elle jouissoit, combien la grandeur future de l'Amérique septentrionale n'est-elle pas plus assurée? La nature a mis la moitié du globe entre elle & ses rivales. Les terres de sa domination sont disposées pour la communication la plus avantageuse, que le commerce & une confédération solide puissent désirer. Son commerce est aujourd'hui presque universel. A mesure que les forces de la ligue Anseatique s'acrerent, le Dannemarck, la Suède, la Pologne, & même la France, recherchent son alliance, en lui offrant leur protection. Le voile commun de l'orgueil des Souverains de l'Angleterre, qui venoit de tourner ses vues du côté du commerce, & qui commençoit à faire des progrès rapides, fit aussi des tra-

c elle. I
Souvera
tié, & f
arbon vic
base au
pices, on
autrefois
memoratu
erit.
Pannonce
passé, en
per en vi
dans le co
tient aujou
rope, ou
, suivant
tre elles, s
Etats unis
s à leur co
s respectiv
titre du co
matrice de
s politique
es unies d
l'Amériq
ue la gran
appeller;
ées en Eur
la faire
arches opp
lle doit o
par des
continent

elle. L'Amérique verra de même tous
Souverains de l'Europe rechercher son
tié, & suivre l'exemple que la Maison de
arbon vient de leur donner. Appuyée sur
base aussi solide & s'élevant sous de tels
pices, on peut déjà dire d'elle ce qu'on a
autrefois de Rome : *Civitas, incredibile*
memoratu, adeptâ libertate, quantum brevi
erit.

annonce ce qui peut arriver d'après ce qui
passé, enfin qu'on ne m'accuse point de rai-
ner en visionnaire.

Dans le cours de la guerre que l'Amérique
tient aujourd'hui, tous les Souverains de
Europe, ou du moins les puissances mariti-
mes, suivant l'exemple des plus considérables
entre elles, s'adresseront les uns après les autres
Etats unis de cette contrée pour être ad-
ressés à leur commerce, & convenir des condi-
tions respectives. Alors, l'Amérique, devenue
centre du commerce, pourra être encore la
matrice de la paix, & donner le ton aux af-
faires politiques de l'univers, ainsi que les pro-
vinces unies des Pays-Bas le firent en 1647.

L'Amérique septentrionale ne perd point
de sa grandeur, à laquelle la nature sem-
ble l'appeller; & si les alliances, qu'elle a con-
sues en Europe ne sont pas des pièges tendus
pour la faire échouer, & l'engager dans des
marches opposées au système qu'elle a adop-
té, elle doit observer, que séparée de l'Eu-
rope par des mers immenses, *seule dans un*
continent, détachée de l'ancien monde,

libre dès lors de n'en point épouser les intérêts embrouillés, de ni point entrer dans ses disputes, & de mépriser les inutiles intrigues de politique, en un mot, sans ennemis, sans vaux, & jamais dans la nécessité de rechercher ses alliances, elle doit tenir pour règle 1°. Qu'elle est contraire à ses intérêts & à la sûreté de son existence d'avoir aucune liaison politique avec l'Europe, si ce n'est relativement au commerce, & d'entrer dans ses querelles & dans ses guerres. 2°. Elle doit observer, que son plus grand intérêt est d'être source commune des approvisionnemens l'Europe, & qu'en conséquence ses ports doivent être ouverts à toutes les nations, & enfin qu'elle doit faire en sorte que l'ancien monde soit le marché commun de ses exportations. Il seroit par conséquent contraire à ses intérêts de former des liaisons particulières avec quelques puissances à l'exclusion des autres.

Si l'Angleterre eut considéré que sa prospérité étoit attachée au sort de l'Amérique, elle auroit abandonné ses projets de conquête, ne se seroit occupée que d'un traité de commerce, capable de lui assurer la continuation de sa fortune. Si, avec plus de modération, elle vouloit encore y donner un peu d'attention elle connoitroit, qu'elle peut continuer son commerce qu'elle y faisoit, & en tirer les mêmes bénéfices, quand même les deux pays seroient aussi indépendans l'un de l'autre que l'Espagne & la France le sont entré elles, y ayant beaucoup d'articles, qu'elles seules peuvent se débiter avec des avantages réciproques.

Ce que je dis ici est fondé sur leur genre de vie, & sur leurs mœurs actuelles.

Je laisse à la destinée des Royaumes à décider de ces petits intérêts particuliers. Je ne considère dans ce mémoire que les suites que doit avoir cette combinaison générale d'événemens.

La première, qui, selon toute probabilité prochaine, deviendra tôt ou tard le principe fondamental de l'Amérique, doit être de rendre tous ses ports libres pour toutes les nations du monde indistinctement, & d'insister pour la réciprocité avec celle qu'elle admettra à son commerce. Si elle n'oublie point sa nature, elle aura de cette réciprocité la base de tous les traités de commerce.

En s'attachant strictement à ce principe, ses exportations deviendront avec le tems les pourvoyeurs du monde entier ; & à moins que les différentes puissances de l'Europe ne s'ouvrent mutuellement leurs ports, l'Amérique seule y vaudra ; & suivie de tous ces avantages, elle aura les bénéfices les plus considérables.

Dès le moment que le commerce de l'Amérique septentrionale cessera d'appartenir à une des puissances de l'Europe, où les articles qu'elle a de surplus, essuient mille sortes de monopoles, ces derniers passeront librement sur les marchés de l'ancien monde, & y feront baisser à un taux commun le prix des mêmes articles. Les fourrures de l'un & de l'autre continent y entreront en concurrence par la suppression des ventes exclusives. La Suède a

souvent aspiré à vendre exclusivement ses & les autres articles nécessaires à la marine, plus d'une fois l'on a mis au nombre des utilités, qu'elle commettoit contre l'Angleterre les moyens qui étoient les plus propres à empêcher les monopoles; ce qui a déterminé le parlement d'Angleterre à accorder des primes pour les articles que ces colonies de l'Amérique septentrionale lui fourniroient. Les États unis, admis dans les marchés de l'Europe, en concurrence avec ceux de la Russie, y feront tomber cette espèce de monopole; car les Russes, par la conquête de la Livonie, & les progrès de leur civilisation, sont encore les maîtres de cette branche importante de commerce. L'Europe trouvera de très-grands avantages dans ses liaisons avec l'Amérique; leur premier effet sera de modifier l'abondance dans ses marchés & de modifier les prix; & l'Angleterre, qui a perdu le monopole qu'elle y faisoit, trouvera dans cette concurrence le même avantage qu'elle tiroit d'un monopole, qui lui coutoit très-cher, en primes & en frais de protection.

La construction des vaisseaux & l'art de la navigation ont fait tant de progrès chez les Américains, qu'ils peuvent construire & naviguer à meilleur compte que les Européens sans en excepter les Hollandois, malgré toute leur économie. L'Amérique entrera en concurrence avec ces derniers pour le fret des vaisseaux & l'article du poisson dans tous les marchés de l'Europe.

Le riz & les autres articles nécessaires à la marine, plus d'une fois l'on a mis au nombre des utilités, qu'elle commettoit contre l'Angleterre les moyens qui étoient les plus propres à empêcher les monopoles; ce qui a déterminé le parlement d'Angleterre à accorder des primes pour les articles que ces colonies de l'Amérique septentrionale lui fourniroient. Les États unis, admis dans les marchés de l'Europe, en concurrence avec ceux de la Russie, y feront tomber cette espèce de monopole; car les Russes, par la conquête de la Livonie, & les progrès de leur civilisation, sont encore les maîtres de cette branche importante de commerce. L'Europe trouvera de très-grands avantages dans ses liaisons avec l'Amérique; leur premier effet sera de modifier l'abondance dans ses marchés & de modifier les prix; & l'Angleterre, qui a perdu le monopole qu'elle y faisoit, trouvera dans cette concurrence le même avantage qu'elle tiroit d'un monopole, qui lui coutoit très-cher, en primes & en frais de protection.

La construction des vaisseaux & l'art de la navigation ont fait tant de progrès chez les Américains, qu'ils peuvent construire & naviguer à meilleur compte que les Européens sans en excepter les Hollandois, malgré toute leur économie. L'Amérique entrera en concurrence avec ces derniers pour le fret des vaisseaux & l'article du poisson dans tous les marchés de l'Europe.

Le riz & le bled, dont les Américains aient déjà approvisionné les marchés Européens, si l'Angleterre n'en avoit point arrêté l'exportation, feront tomber l'agriculture en Espagne, en Portugal, & peut-être même en France, si la politique de ces Royaumes n'en a point changé les réglemens & l'économie intérieure.

Les articles, que l'Amérique a fournis seule jusqu'à présent, & que l'Europe reçoit avec facilité, assurent à ses habitans l'avantage du commerce pour cet objet, & les mettent dans le cas de faire des assortimens plus complets & plus avantageux.

Le poisson de rebut, la farine, le maïs, les grandes-salées, les bestiaux, &c., & les bois de construction seront transportés par des vaisseaux Américains aux îles des Indes occidentales. Ces mêmes vaisseaux iront en Afrique chercher des nègres, qu'ils échangeront dans les îles contre les Melasses. Ils porteront encore des productions de ces mêmes îles. Tous ces avantages réunis leur donneront constamment la supériorité dans cette partie du monde, & leurs entreprises, en fait de commerce s'y feront avec avantage.

Pour ne pas insister plus longtems sur les objets du commerce de ce nouvel empire, je dirai, en un mot, que le bon marché de leurs articles, le peu de frais du transport, la grande avantageuse qu'ils feront de leurs vaisseaux, les faibles bénéfices dont leurs marchands se contentent, feront nécessairement

baïsser les prix de ces mêmes articles, obligeront les marchands Européens à se réduire à leurs bénéfices, & occasionneront des réformes économiques dans la culture & le transport des articles que l'ancien monde récolte.

J'ajouterai, que la politique que les Américains auront de rendre leurs ports libres, & de s'ouvrir les marchés de l'Europe, l'attention qu'ils auront de garder la neutralité dans les guerres, & la multiplicité de leurs entreprises dans toutes les contrées du globe, obligeront toutes les nations de l'Europe à changer de vues, & à se faire un nouveau système de commerce.

Mais un peuple, maître d'un grand Empire dans un continent, où il est seul, souffrira-t-il sur ses propres confins un monopole semblable à celui de la compagnie de la Baye d'Hudson, lorsqu'on l'a vu tenter un passage au nord-ouest pour les Indes orientales, dans le tems où il gémissait encore sous l'oppression ? Des hommes, qui se sont ouvert le commerce de la Baye de Honduras, de celle de Campeche, & du golfe du Mexique; qui ont été jusqu'aux îles de Falkland, pour la seule pêche de la baleine, s'arrêteront-ils au Cap Horn ? Ne doubleront-ils par le Cap de Bonne-Espérance; & feront-ils longtems à se montrer dans la mer du sud & sur les côtes de la Chine ? Les Hollandois, qui n'ont aucun droit sur les îles des épices, les y auront pour rivaux; ces hommes entreprenans les leur disputeront & emploieront contre eux, pour s'en emparer, les

cles, obligent à réduire les forces de la marine, & le transport de la poudre récoltée dans les Amériques, & les livres, &c. L'Europe, l'attitude de la neutralité dans les guerres entre peuples, &c. obligent à changer le système de

mêmes argumens que les sept provinces unies ont employés contre le Portugal.

Ses liaisons constantes avec l'Europe donneront à l'Amérique une célébrité qui la fera connoître dans toutes les parties du monde, tant que la première l'a été jusqu'ici : des voyages continuels de l'un à l'autre continent, si fourniront des observations sur les vents, les courans de l'océan atlantique & leurs variétés : les routes mieux connues seront abrégées, & chaque jour les deux hémisphères sembleront se rapprocher. La crainte qu'ont les ouvriers, les payfans, & mêmes les gentils-hommes européens de se transporter dans une contrée aussi éloignée que l'Amérique, une fois dissipée, les réflexions qui les empêchoient d'abandonner leurs domiciles, n'auront plus lieu ; les avantages qu'ils espéreront trouver dans le nouveau monde se présenteront à leur esprit, & les émigrations deviendront générales. Il y a qu'une politique assez sage pour faire trouver en Europe les mêmes douceurs, ou en Amérique qu'une politique assez bizarre pour faire trouver les maux, auxquels ils vouloient soustraire, qui puissent s'y opposer.

Le Créateur de l'univers a placé un Chérubin avec une épée flamboyante, qu'il brandit de tous côtés, & qui rencontre les hommes dans tous les endroits par lesquels ils veulent passer, même après leur mort. A moins que les Potentats de l'Europe n'employent le même moyen pour empêcher leurs sujets d'abandonner leurs états, il s'en trouvera une infinité qui

passeront dans le nouveau monde. Ceux, dont l'esprit est plus entreprenant, & qui ont les vues les plus utiles, s'y transporteront les premiers, & y trouveront leur fortune. Il y a long-tems que les opérations de la banque ont appris aux hommes d'état, que les propriétés & surtout l'argent, sont aussi libres que leurs maîtres; & quant aux émigrations dont le commerce fournit encore les moyens, il n'y aura rien pour les empêcher dans les gouvernemens de l'Europe, qu'un retour absolu à la tyrannie féodale, qui retint les hommes à la chaîne, & qui interdit aux étrangers l'approche de leurs territoires. Les Souverains de l'Europe, qui connoissent ces émigrations, & les effets qu'elles produisent, doivent sentir qu'elles sont une augmentation de poids qu'on ajoute à la balance, & un avantage de plus pour le nouveau monde.

Voilà le point de vue sous lequel l'auteur de ce Mémoire envisage l'état actuel des choses relativement à l'Europe & à l'Amérique d'après ses réflexions & sa propre expérience. Tels sont, selon lui, les événemens qui doivent arriver, lorsque l'on compare ces deux mondes relativement aux causes qui contribuent à la grandeur & à l'accroissement des états. Il ne se mêle point de raisonner là-dessus, & se soumet humblement ses réflexions à ceux qui ont le pouvoir en main, & qui connoissent les effets qui doivent résulter de ces rapports des choses, qui sont qu'elles s'attirent réciproquement. *Legesque & fœdera rerum formant*

e. Ceux, dont le nouveau systême. Il n'est pas assez peu versé
 & qui ont les affaires du monde pour pouvoir prouver
 eront les prévisions des vérités pratiques. Il connoit l'influence que
 rtune. Il y a des faux principes, les fausses maximes, & les
 a banque ont des opinions particulières ont sur l'esprit du public,
 es propriétés, & que les hommes veulent juger par eux-mêmes
 res que leur les preuves & des démonstrations les plus évi-
 dont le com- dentes. La politique, qui ne saisit que les chi-
 , il n'y aura nères dans la sublimité de ses pensées, &
 verneimens d'un homme du monde dont l'esprit est asservi par
 à la tyrannie une expérience monfongère, mille fois pire que
 la chaîne, l'ignorance, ne sont capables, ni de raisonner,
 poche de leur si d'entendre ce qu'on leur dit. Si quelques
 l'Europe, qu'individus conviennent des faits qu'on leur al-
 effets qu'elle lègue, & prévoient les effets qui doivent en
 elles sont un résulter, il y en a un plus grand nombre d'au-
 pute à la ba- res qui ne se rendent qu'à la conviction la
 our le nouve- plus évidente. Quelque mauvais que soit un
 systême, les nations ne le quittent qu'avec len-
 eur, lorsque l'habitude & le tems l'ont affer-
 ni. L'habitude leur tient lieu d'expérience, &
 autorité de vérité.

Lorsque des effets contraires, qui s'opposent
 constamment & uniformement à l'activité de
 erreur, auront fait soupçonner aux hommes
 que *l'ancien systême est défectueux*, & que
 voyant deux vaisseaux cingler sur l'océan,
 s connoîtront par expérience que l'un marche
 al & ne fait que dériver, parce que ses voiles
 ont mal disposées, & que l'autre avance à
 ue d'œil parce qu'il manœuvre mieux,
 ors, dis-je, que voyant ces effets contraires,
 s en feront l'application aux différens systé-

mes de l'ancien & du nouveau monde, ils entendront alors raison, ils se rendront à la vérité, & la nature agira avec toutes les forces dont elle est capable. A moins que cela n'arrive, que les Européens ne changent de façon de penser, & ne prennent une autre tournure d'esprit, ils regarderont tous les raisonnemens qu'on peut faire comme des visions & les preuves qu'on leur allègue comme des rêves creux & des impostures.

Les Souverains de l'Europe, qui ayant adopté les systèmes de leurs ministres, & qui jugeant des choses selon les lumières qu'ils leur ont données, ont méprisé la jeunesse imbécile de l'Amérique, dédaigné ses liaisons, & refusé d'unir leurs intérêts aux siens, voyant le système de ce nouvel Empire s'établir sur les ruines de l'ancien, en détruire toutes les maximes, en anéantir tous les réglemens, appelleront alors leurs Ministres & leurs Sages, & leur diront : « Venez donc pour maudire ce peuple, » parce qu'il est plus fort que moi. Leurs Ministres se tairont, & l'esprit de vérité leur répondra : « Comment maudirai-je celui que » Dieu n'a pas maudit ? Comment détesterai-je » celui que le Seigneur ne déteste point ? Je » le verrai du haut des rochers, je le confidè- » rerai du haut des collines : ce peuple habi- » tera tout seul, & ne sera pas mis au nombre » des nations. L'Amérique est séparée de l'Eu- » rope, elle restera seule ; elle n'aura aucune » liaison avec les politiques de l'Europe, & ne » sera pas mise au nombre des nations.

Ceux , au contraire , qui auront consulté leurs Ministres , pour leur représenter les choses telles qu'elles sont , & les traiter en conséquence , exigeront d'eux , qu'ils puissent leur systême dans la nature , au lieu de rendre leurs sujets malheureux , & d'obliger la nature à adopter le leur. Ceux , qui , dans ces circonstances & dans cette situation , formeront avec elle les liaisons , si non les plus promptes , du moins les plus certaines , parce qu'elle forme un état indépendant , un marché & un port ouvert à toute l'Europe & à qui celle-ci doit ouvrir les siens , deviendront les dominateurs de l'Europe , en régleront la destinée , & seront comme le centre où tous les intérêts viennent aboutir.

L'Angleterre est la seule de toutes les puissances de l'Europe , qui soit appelée à tous ses avantages ; elle seule sympathise avec l'Amérique. Ce sont les mêmes mœurs , la même langue , la même façon de penser , le même amour national , qui a sa racine dans le cœur , n'en est point encore effacé. La rupture même de l'Amérique conspire à les rapprocher. L'Angleterre , n'affectant point d'être ce qu'elle n'est plus , veut traiter les Américains tous les autres hommes comme ils méritent d'être , elle peut encore conserver dans le commerce & la navigation l'ascendant qui lui échappe , au lieu de l'ombre d'un grand nom

Magni nominis umbra.

ent elle se pare aux yeux de l'univers , elle

peut conserver son crédit parmi les autres puissances de l'Europe. Elle ne le fera point, quoique abattue sous la main d'un Dieu vengeur, elle ne verra, ni les sources de son bonheur, ni celle de sa prospérité.

Au contraire, la France, dont l'exemple sera bientôt suivi, s'est empressé de reconnoître les Etats unis, & a cimenté avec eux une alliance dont les conditions sont parfaitement égales. Elle s'élève, par cette démarche, de l'humiliation politique à laquelle étoit réduite, à l'ascendant que ses vainqueurs laissent échapper.

Jamais puissance n'a montré plus de résolution & de sagesse que l'Amérique, au moment où elle a fait cette alliance avec la France. Jamais état n'a montré autant d'art, de politique & d'adresse que la France, en la contractant sous des conditions qui laissent aux autres puissances la liberté de faire un traité semblable.

Peut-on supposer que les autres Etats verront le commerce de l'Amérique, que les Anglois faisoient à l'exclusion de tous les autres peuples, devenir libre sans vouloir le partager ? Ils le voudront certainement, & voilà déjà le changement qui commence à s'effectuer dans le système de l'Europe.

Le commerce général de l'Europe & de l'Amérique septentrionale peut se former de deux manières ; savoir, par l'effet d'autant de traités particuliers, qu'il y aura de nations commerçantes, avec des réglemens & des traités que l'on fera de tems à autre, ou ce

autres puissances traitées avec toutes les puissances maritimes, avant qu'elles s'engagent dans la guerre de l'Amérique, soit au moment où l'on conclura la paix. On conviendrait d'une part dans un traité de la liberté des ports de l'Amérique, & de l'autre de celle des marchés en Europe. Il y feroit aussi des réglemens de commerce & de navigation relatifs aux circonstances, & qui seroient communs à toutes les nations indistinctement. Ils auroient pour objet, 1°. de prévenir le monopole, ce qui changeroit essentiellement le système du commerce, au grand avantage de tous les Souverains. Le but de ces réglemens ne seroit pas seulement d'établir les ports qui doivent exister contre l'Amérique d'Europe, mais encore les intérêts respectifs des nations intervenantes, dont la position se devoit nécessairement changée par ce nouveau système.

Les Américains se serviroient dans leur commerce de leurs propres vaisseaux, ils réclameroient la liberté de l'océan, comme un bien commun; ils n'admettront dans la navigation que les règles que celles qui sont prescrites par le droit des gens. Ils demanderont que les ports soient ouverts, non seulement à leurs marchands, de quelque part qu'elles viennent, mais encore à leurs vaisseaux, comme étant une chose inséparable de leur commerce. L'Amérique étant devenu un port libre à l'Europe, les Européens y apporteront non seulement les productions qui leur sont propres, mais encore celles qui leur sont communes avec l'ancien

monde. Ils exigeront la même liberté pour les articles qu'ils auront travaillés chez eux ; en outre, comme ils embrasseront dans le commerce toutes les régions où leurs vaisseaux pourroient aborder, & y prendront, outre les objets qu'ils consomment, ceux encore qu'ils pourront échanger avec les peuples qu'ils fréquenteront. Ils demanderont aussi la liberté de commerce pour les articles étrangers, la même que pour ceux qui leur sont particuliers. Quelques Etats s'y refuseront d'abord ; mais voyant ceux qui y auront acquiescé recevoir des avantages considérables du débouché de leurs approvisionnemens & de leur articles de commerce, ils seront bientôt forcés d'y accéder pour leurs propres intérêts & pour conserver leur rang dans le monde commerçant. Quand même les Américains ne devroient point les maîtres du commerce par la manière dont ils le feront, par la construction de leurs vaisseaux, & par l'habileté de leurs matelots, il n'y aura pas moins une révolution dans le système de l'Europe.

On peut ajouter à cela que les productions de l'Amérique coûtent moins au cultivateur que celles de l'Europe : les entreprises maritimes s'y exécutent aussi à moindres frais, & ses habitans seront par conséquent les seuls qui pourront fournir à l'Europe leurs propres articles : ils les apporteront dans les marchés, y joindront pour assortiment, ceux qui leur seront communs, mais qu'ils pourront fournir avec la même facilité. Si les puissances

l'Eu

Europe ne conviennent point entre elles d'une liberté aussi absolue dans leurs ports respectifs, les Américains y trouveront un avantage infiniment plus considérable que les autres.

La maniere dont les Américains feront leur commerce, ne sera pas utile à eux seuls, elle le sera encore aux nations, avec lesquelles ils auront des liaisons, indépendamment de la facilité que l'on trouvera pour traiter avec eux, leur activité se communiquera, & on adoptera leurs procédés. La tournure particulière de leur caractère; que j'ai représentée ci-dessus, l'ardeur qu'ils ont pour les découvertes, leur donnent cet esprit de recherche qui descend dans les plus petits détails, qui perfectionne tout, & qui en affaires forme l'habileté du négociant, une qualité qui est fort rare chez les Européens. Ils connoissent non seulement les marchés de l'Europe; ils en étudient les besoins, la maniere de négocier, & la valeur de chaque objet. Ils s'attachent particulièrement aux articles de manufacture & de culture propres à chaque pays. Ils veulent connoître, mieux que ceux même qui les vendent, leurs établissemens, les travaux qu'elles exigent, le prix de la main-d'œuvre, & les bénéfices qu'on peut y trouver. Cet esprit de curiosité, joint à leur activité dans le commerce, leur fait connoître à l'instant tous les articles qui leur manquent, & ils mettent en état de se passer des facteurs & des marchands étrangers.

Un peu avant la guerre entre l'Angleterre & l'Amérique, on a vu, à ce qu'on m'a dit,

des négocians de cette contrée, sur-tout de la Pensylvanie, venir s'établir en Angleterre uniquement pour être les facteurs de leurs compatriotes. Aussitôt arrivés, ils ont été aux manufactures de *Birmingham*, de *Wolverhampton*, de *Sheffield*, d'*York*, de *Lancastre*, de *Liverpool*, de même qu'à celles qui sont couchant, avec lesquelles ils ont ouvert sur le champ un commerce direct avec les Américains. Leur activité & leur esprit de recherche paroîtront également dans toutes les entreprises qu'ils formeront avec l'Europe, par où ils auront la liberté de commercer.

On trouvera peut-être que la liberté qui leur sera accordée, deviendra contraire au commerce de l'ancien monde en général, & sur-tout aux particuliers ; mais on se trompe ; elle fera au contraire le bonheur général. La concurrence devenant plus universelle, les bénéfices seront plus partagés, & l'industrie sera plus encouragée dans tous les rangs. Lorsque le commerce est tout entier entre les mains d'un marchand, celui-ci, non point en tant que tel, mais par la nature du commerce même, veut de grands profits immenses, & écrase l'acheteur. Pour les rendre plus considérables, il opprime le travailleur, dont il diminue le salaire ; & par une telle conduite, il parvient à acquérir des richesses immenses, qui sont la source du faste & de la vaine magnificence qu'il étale. Le public ébloui par ces exemples de fortune rapide qu'on fait dans le commerce, ne s'aperçoit pas que cette magnificence de prin-

l'effet
rive d
olumen
es marc
es marc
un ga
d, en p
intérêt
rées &
elles ne
des ou
admett
ondance
duire ses
heteur &
lent. Le
un salair
andes de
re plus
t part g
les plus
, & la fo
ces faits
fais est
emens s
racer aux
doivent
s ministr
ope, au
de parle
discours
merce lar
ême luxe

-tout de l'effet du découragement de l'industrie, qui
ngleterre prive d'une infinité d'articles dont il ne peut
leurs conplument se passer. « Malheur au pays où
é aux mles marchands sont des princes, & les princes
olverhamles marchands. Le marchand assuré de trou-
ncastre, un gain considérable dans le peu qu'il
qui sont d, en porte moins aux marchés, & trouve
ouvert sur intérêt à le faire, parce qu'il rencherit ses
les Amérées & ses marchandises, sous prétexte
de recherelles ne s'y vendent point, & profite du
tes les entrées des ouvriers. Que le commerce soit libre,
ope, partadmette l'Amérique dans sa concurrence,
cer. l'abondance qui s'y trouve oblige le marchand
berté qui leduire ses profits, & à s'en contenter. Alors
e au commerceteur & l'ouvrier se rapprochent & se con-
il, & sur-touttent. Le premier épargne, & le second re-
npe; elle fait un salaire proportionné à son travail. Les
. La concmandes deviennent plus considérables, l'in-
les bénéficesre plus générale, les profits plus égale-
trie sera part gés; les fucs nourriciers circulent
orsque le conles plus petits vaisseaux, vivifient la fo-
ains d'un m, & la font croître à vuë d'œil.
tant que ces faits sont vrais; si la représentation que
e même, vefais est conforme à la nature, & si ces
acheteur. Psemens s'accomplissent, l'essentiel n'est pas
opprime l'acrer aux marchands le plan de conduite
e; & par s doivent suivre; mais il importe d'aver-
acquérir des ministres des différens gouvernemens de
ource du faope, au cas que le changement dont je
u'il étale. s de parler arrive, d'être en garde contre
de fortune discours du négociant. A l'entendre, le
erce, ne s'commerce languira, parce qu'il n'y aura plus
ncé de primême luxe, le même étalage de richesses.

Qu'ils portent leurs regards sur les mers dans les ports, ils y verront l'abondance. Qu'ils examinent, si les matieres premières, qui sont la base des manufactures, ne se multiplient de jour en jour; si l'industrie, dont une veine libre accélère les progrès, n'est pas alors exercée & mieux payée; si l'augmentation, l'encouragement des manufacturiers, ne sont pas toujours accompagnés d'une plus grande aisance dans leurs familles; & enfin, si ce n'est pas alors qu'on voit la population augmenter avec d'autant plus de rapidité, que la misère n'y apporte plus d'obstacle. Qu'ils ne perdent jamais de vue, s'ils veulent animer le commerce & le faire fleurir, combien les principes exclusifs sont contraires au but qu'ils proposent.

Les auteurs de l'ancien système en ignorent absolument les principes : ils paroissent ignorer la maniere dont on doit planter & cultiver cet arbre, si l'on veut qu'il donne fruit. Au lieu d'améliorer le terrain dont on se nourrit, leur sagesse se réduisoit à faire mourir les nations voisines qui s'approvisionnoient chez eux. Ils étouffoient les racines qui sont les sources de la population. Leur avarice insatiable tarissoit ce fluide vital jusqu'à la dernière goutte, sans songer qu'ils retardoient le croissement de l'arbre qu'ils avoient planté; qu'ils empêchoient ensuite, par le faux système des impôts, que les fonds, qui étoient le fruit du travail & de l'industrie, ne s'accumulassent au commerce. Si par hazard, cet arbre

languissoit, se l'approvisionnement, pour Si les peuples, qu'ils ne voient que l'effet de ces choses, du leur pays, le commerce, l'homme, le travail & les plus, ont ouvert, et alors, se par l'accroissement, des & de, en les souffrant, l'abondance & les peuples, Lorsque ce, pris à tous, système d', ns éloigné, solu sur ce, venus sage, te politique, mettre en v, tionner leur, manufactures, ons & des, lavage qui, comme, peut poin

les marchés languissant donnoit quelque peu de fruit, se l'approprioient par la voye infâme du monopole, pour empêcher les autres d'en profiter. Si les politiques de ce siècle, qui sont plus éclairés que ceux du précédent, veulent écouter ce que l'expérience, fondée sur l'état actuel des choses, la justice, & un intérêt mieux entendu leur prescrivent, ils laisseront l'activité du commerce suivre son propre cours. Lorsque l'homme aura la liberté de tourner son travail & son industrie vers les objets qui lui paraîtront les plus lucratifs; que tous les marchés lui soient ouverts pour en partager les bénéfices, & alors, sera le plus heureusement disposé pour l'accroissement de la population, des richesses & des forces de la société; & l'on verra les souverains de l'Europe trouver leur puissance & leur force, à la même source où les peuples ont trouvé leur bonheur.

Lorsque ce qui arrive à l'Angleterre, aura été communiqué à tous les souverains, combien est faux le système d'établir des colonies dans des régions éloignées, pour y exercer un monopole absolu sur ceux qui les composent; lorsque, venus sages à leurs dépens, & imitant la prudence politique des Chinois, ils s'attacheront à mettre en valeur leurs terres en friche, à perfectionner leur agriculture, à encourager leurs manufactures, à abolir l'esclavage des corporations & des loix qu'ils ont faites à leur sujet, l'esclavage qui fixe l'activité de l'espèce humaine comme une plante, dans un endroit qui ne peut point lui fournir sa nourriture, qui

pervertit l'esprit de communication, & rendra ceux qui l'éprouvent, étrangers les uns aux autres; les traces de la barbarie s'effaceront, & l'industrie de la société se fera un superflu qui deviendra la matière de son commerce avec l'étranger.

Lors, dis-je, que les ministres Européens instruits par ce qui s'est passé, & par les succès qu'a eu le système établi dans l'Europe, connoîtront l'inutilité de leurs efforts pour établir par autorité un commerce exclusif, & de ceux qu'on fait l'Espagne & l'Angleterre pour s'arroger le monopole de la navigation au lieu de l'encourager; lorsqu'ils sentiront que les prohibitions qu'ils font pour écraser les voisins, ne servent qu'à les écraser eux-mêmes, ils comprendront alors que le seul système qui ait une base solide, est celui qui livre le commerce à toute son activité, & qui l'affranchit de toutes ses entraves.

Je sçai, qu'on regardera ce que je dis comme une simple spéculation, & en effet, ce n'est jusqu'à présent qu'une pure théorie. Cependant, comme l'expérience m'a appris, que les *mépropositions qu'on a méprisées & rejetées dans un pays*, ont fait dans leur tems, le bonheur d'un autre, je vais continuer ce que j'ai commencé.

Je suppose que les ministres de l'ancien régime, arrêtés dans leur guerre, incertains du choix qu'ils doivent faire entre l'ancien & le nouveau système, frappés de la nécessité dans laquelle l'Europe se trouve de char-

ute son
se rend
nte un c
nt s'occu
abord co
ombre d
angeme
ale; con
si se croi
er un
ou
en ty
chûte,
ntir: ils
noit po
, l'écon
squ'à pr
ralité & d
-je, doi
le socié
ant avec
vers clim
nce couv
is que t
de diffé
nu pour
me de
défiance

a) Quid
it? Inge
non ver

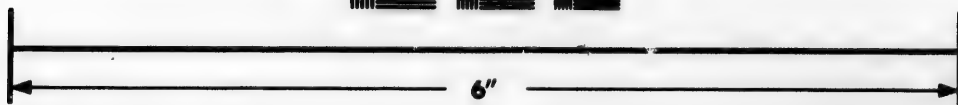
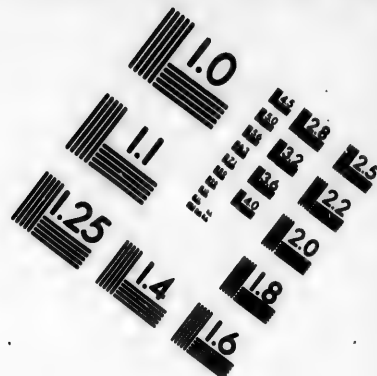
tion , & re
 s les uns a
 e s'effacero
 a un super
 on comme
 es Européen
 & par les su
 l'Europe, n
 efforts pour
 clusif, & c
 l'Angleter
 la navigati
 s sentiront
 r écraser le
 er eux-mêm
 eul système
 ui livre le co
 qui l'affranc
 e je dis com
 effet, ce n
 rie. Cepend
 , que les m
 & rejetées d
 ms, le bon
 ce que j'ai co
 e l'ancien m
 incertains d
 ntre l'ancien
 de la néce
 ve de chan

ute son économie politique, & forcés enfin
 se rendre à l'évidence des avantages que pré
 ente un commerce aussi libre qu'actif, ils veuil
 ent s'occuper de réformes; ils considéreront
 d'abord comment, au milieu d'un aussi grand
 ombre de puissances, qui font les mêmes
 angemens, on pourroit établir une balance
 ale; comment au milieu de tant d'intérêts,
 si se croiseront sur la terre, on pourra trou
 er un moyen de les réunir tous; alors, par
 ou nouveau les principes de leur an
 en ty ils y trouveront la preuve de
 chute, dont il n'est plus possible de le ga
 ntir: ils avoueront que le commerce, qui ne
 nnoit point d'autre ressort que la concurren
 , l'économie & l'industrie, a été enchaîné
 jusqu'à présent par les vuës particulières de la
 ralité & de l'ambition (a). Que le commerce,
 je, doit naturellement consister à faire une
 e société de toutes les nations, en parta
 ant avec chaque région les productions des
 vers climats & les richesses dont la Provi
 nce couvre les différentes parties de la terre;
 ais que traversé dans ses effets par le mélan
 de différens intérêts personnels; il est de
 mu pour tous les peuples de l'Europe une
 mme de discorde, une source de jalousie,
 défiance & de guerre pendant plusieurs

(a) Quid quod omnibus inter se populis commercium
 it? Ingens naturæ beneficium, si illud in injuriam
 non vertat. hominum furor.

Senec. nat. quest. lib. 5. § 12.





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
1.8
2.0
2.2
2.5
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

fiécles. Les traités de paix ne feront plus leurs yeux que de simples trêves , & les garanties q^{u'}une occasion de plus pour les rompre & renouveler la guerre.

Pendant qu'ils verront ainsi les choses d'un côté, ils verront de l'autre, j'espère, la révolution qui s'opère dans les mœurs. Que les hommes sont devenus plus humains, la société & la police plus parfaites; que le monde est arrivé à un méridien qui a étendu ses lumières & lui a inspiré des sentimens généreux & bienfaisans. Les réglemens & les institutions, qui ont opprimé le cultivateur, le manufacturier & le marchand, pourront bien ne pas être abolis tout d'un coup; mais la réforme se fera sentir dans leurs effets les plus dangereux. On verra l'industrie s'ouvrir tous les jours des nouvelles carrières, s'employer partout où elle pourra le faire à perfectionner l'agriculture, à rendre les pêches plus abondantes; l'artisan & le manufacturier appercevront des motifs qui les engageront à devenir plus industrieux; la prudence découvrira des moyens que l'orgueil pourra combattre, mais que le besoin fera adopter; l'usage qu'on en fera rendra la vente tous les jours plus facile dans les différens marchés. On comprendra pour lors que la liberté du commerce, est un esprit de vie qui se répand dans toute la masse de l'Europe, & qui l'anime. Ils sentiront qu'il est temps de mettre fin à leurs monopoles, & que tous les moyens qu'ils employent pour les conserver, & s'arroger un commerce exclusif, sont

seront plus utiles & impraticables. L'expérience du passé apprendra, que s'il est dans l'Europe, une puissance qui veuille faire pencher de son côté la balance & attirer à soi tout le commerce, à l'exclusion des autres, ses efforts auront point d'autre effet que celui d'exagérer la jalousie & la rivalité de ses voisins, qui travailleront tous à la ramener au niveau dont elle veut s'écarter. On ne pouvoit attendre d'autres effets du système de commerce des Européens : ce sont là les loix générales de la nature, & elles sont analogues à celles du moral à celles qui agissent dans le monde naturel. Le monde commerçant a vû s'élever tour-à-tour au-dessus de lui l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre. La pression qu'elles y ont causée a fait sentir l'inégalité de la balance ; elles ne se sont pas élevées, que le soulèvement a été général, & elles ont été toutes réduites au même niveau.

Si les souverains de l'Europe veulent s'en rapporter à l'expérience, & raisonner en conséquence, non point comme des philosophes qui ne s'attachent qu'à la théorie, mais comme des politiques, qui raisonnent sur l'état actuel des choses, & traiter celle-ci selon ce qu'elles sont, ils sentiront combien il est de leur intérêt de briser les entraves qu'il se font donner par leurs *restrictions*, leurs *prohibitions* & leurs *exclusions*, puisqu'elles n'ont servi qu'à ralentir l'activité, ou du moins ses effets, qui auroient fait le bonheur des uns &

des autres. Ils verront, (a) que le mieux qu'une nation qui habite un continent, telle que celle dont il est parlé dans ce Mémoire, puisse faire, est d'encourager & de multiplier les artisans, les manufacturiers & les marchands qu'elle a chez elle, & d'accorder une entière liberté à ceux des autres nations. Au contraire, le système exclusif de commerce, diminue dans un pays la valeur de ses productions intérieures en haussant le prix des articles, contre lesquels il les échange. Il est encore l'occasion d'un monopole ruineux pour l'habitant, de la part de l'ouvrier, du manufacturier & du marchand. Frappés de tant de conséquences fâcheuses, les souverains encourageront la population, d'abord intérieurement, pour préparer le terrain à recevoir les racines, ainsi qu'on l'a toujours fait dans l'Amérique; ils accorderont la naturalisation, à quiconque la demandera, & donneront aux consciences la liberté la plus entière. Si les souverains de l'Europe voyent enfin cette vérité fondée sur l'expérience, que leurs ministres leur cachent depuis longtems; que la liberté générale du commerce, dans l'état actuel où sont les hommes & le monde commerçant, est la seule chose qui puisse encourager l'industrie, l'économie, la frugalité, & l'amour pour les découvertes d'une nation, & lui faire observer ce droit d'égalité qui convient à la communication du commerce, & que ces ver-

(a) Le Pr. Adam Smith.

meux qu'une nation, en augmentant ses productions, sa population, ses richesses & sa force, font le bonheur & la puissance du souverain & de ses sujets, ils comprendront enfin, que si la nature a formé l'homme, la politique l'a mis en société, & que chacun travaillant de son côté, se procure un surplus qu'il doit échanger avec son semblable ; & qu'il faut, conformément aux loix que la justice & la politique prescrivent, que les nations, ainsi que l'homme, puissent échanger entre elles l'excédant de leurs productions, si ce n'est en tems de guerre, & alors même, ce qui tient à l'ordre général, doit être respecté, parce que toutes y trouvent également leur intérêt.

Ceux qui voyent les choses telles qu'elles sont, & qui raisonnent en conséquence, ne tardent pas à s'appercevoir *que les loix exclusives, en fait de navigation, sont une véritable piraterie*, & qu'en quelque tems qu'on les mette en vigueur, soit avant de commencer une guerre, soit après l'avoir déclarée, elles ne diffèrent en rien des brigandages qu'exercent les peuples, auxquels les puissances de l'Europe donnent le nom odieux de pirates. Ils sentent que l'océan est à tous, qu'il ne contient point de premier occupant & n'est point un élément sur lequel l'industrie humaine puisse exercer, de manière à lui imprimer le caractère de la propriété. Que quoiqu'une autorité usurpée en matière de religion, une puissance temporelle veuillent assigner des bornes imaginaires à un élément qui n'a point de limites, &

les fixer par des démarcations tracées par des gens qui ne connoissoient pas mieux l'astronomie & la géographie, que les loix de la nature. Il ne peut jamais devenir un objet de propriété & que l'océan est en bonne politique, ce qui est effectivement, un passage ouvert à tout le monde.

Pervium cunctis iter.

Si les souverains s'apperçoivent déjà que le système de commerce commence à changer dans l'Europe, & que ce changement est effectivement nécessaire en bonne politique; s'ils sont convaincus que le commerce immense de l'Amérique septentrionale y entre non seulement pour une partie considérable depuis qu'elle est indépendante, mais qu'elle en est encore l'unique cause; s'ils reconnoissent que la combinaison actuelle de ces événemens est l'effet d'une crise que la providence a elle-même conduite d'une manière si marquée, qu'elle semble former tous les souverains d'y co-opérer avec elle; vû que c'est à eux qu'elle a confié l'intérêt & le bonheur des hommes: si, écoutant la voix de la raison & de l'expérience, ils se convainquent une bonne fois qu'il est absurde de promettre pour prix de leurs guerres, ainsi que leur ambition & leur activité impatiente le leur ont suggéré, une contrée trop éloignée de l'Europe pour entrer dans ses querelles, & avec à cet égard rien de commun avec elle: si ils écoutent cette voix, comme celle d'un ange qui annonce la paix aux hommes, de bon

ccées par des
ux l'astrono
de la nature
de propriété
que, ce qui
ouvert à tou

plonté, qui veulent la recevoir; qui les ex-
orte à se désister d'une guerre qui ne doit rien
terminer, à regarder la crise actuelle comme
ne matière plus propre à exercer leurs conseils
ue leurs armes, & enfin à se communiquer
ar cet objet ce que la prudence suggère à
chacun d'eux; je ne doute point que ces sou-
verains qui tiennent la place de Dieu sur la
erre, n'agissent dans l'esprit que je viens de

nt déjà que
ce à change
ement est es
politique; s
ce immense
nonseulement
puis qu'elle
t encore l'un
e la combin
est l'effet d'un
même condu

Les puissances maritimes de l'Europe, pen-
sant que la guerre continue, avant de s'oc-
cuper de la paix & de concilier les intérêts,
habités de l'Europe & de l'Amérique, doivent
former un congrès pour examiner les points
qui ont donné lieu aux hostilités actuelles, les
objets sur lesquels on peut les suspendre, qui
peuvent être la base d'un traité, & devenir
les fondemens d'une paix durable parmi les
nations de l'Océan Atlantique.

le semble for
pérer avec el
ntié l'intérêt
coutant la vo
ils se convie
absurde de
erres, ainsi
mpatiente le
loignée de l'
elles, & av
avec elle : s
celle d'un an
mes, de bon

La raison & la bienfaisance, toujours d'ac-
cord avec la vraie politique sur les intérêts &
les droits des Souverains, ne feront-elles jamais
règle de leur conduite dans la crise actuelle ?
seront-elles sans force pour les amener à un
congrès, leur faire cesser toute hostilité, &
mettre un terme à la guerre, avant qu'elle
ait causé plus de ravages & occasionné plus
de misère ? Une pareille résolution de la part
des principaux états commerçans de l'Europe,
seroit dans l'ordre politique qu'une imita-
tion de ce qui s'est fait dans des tems plus
sculés entre les villes de la ligue Anseatique ;

& la crise actuelle en impose la nécessité. Nous avons, diront quelques-uns, dans les siècles qui nous ont précédés, un exemple de cette sagesse & de cette politique, qu'on peut appliquer à un cas, qui est à peu près le même que celui d'alors. Si les ministres qui conseillent leurs Souverains dans ces sortes d'occasions, croient que cet exemple n'est point applicable au cas présent, & que cette façon mercantile de raisonner ne convient point à des politiques éclairés, l'auteur de ce Mémoire, qui observe en passant, que ceux qui pensent ainsi, ne connoissent point la sagesse de cette ligue, leur conseillera d'examiner sans passion & en Philosophes, si un Conseil général, sur le modèle de celui que tinrent Henri le Grand & la Reine Elisabeth, aussi habile politiques qu'on ait pu l'être depuis eux, ne conviendrait pas dans les circonstances actuelles. On ne prétend point parler ici d'un Conseil général pareil au leur, vu qu'il s'agissoit d'un système de loix pour l'Europe entière, mais simplement d'un Conseil de Commerce pour l'Europe & l'Amérique septentrionale, auquel tout intérêt politique doit être étranger. Ce Conseil sera composé des députés ou ministres des différens Souverains, lesquels s'assembleront pour représenter les intérêts de chaque état, relativement au Commerce, & donneront un plan & un système qui s'accordent avec leurs intérêts respectifs. Ce doit être un Conseil permanent où l'on puisse délibérer & donner son avis; un siège d'administration judiciaire, com-

Mité. Non à tous. » Continuellement assemblé en
 les siècles, le Corps de Sénat, pour délibérer sur les affai-
 de cette res qui surviennent, s'occuper à discuter les
 peut app différents intérêts, pacifier les querelles,
 s le même éclairer & vuidier toutes les affaires, & as-
 ui conseil surer mutuellement la liberté du commerce.
 es d'occa doit être aussi une Cour générale d'Ami-
 n'est point té, qui prenne connoissance de toutes les
 e cette fa aires en litige, des offenses qu'on peut com-
 vient point tre contre les loix établies & ratifiées par
 de ce Mé Puissances Souveraines.
 e ceux qu Un Pareil Conseil, prévienendroit non seule-
 t la sage- ment la guerre générale qui paroît menacer
 aminer l'Eu- l'Europe, mais si l'on étoit encore assez heu-
 conseil gé- reux pour faire des réglemens qui rétablissent
 rent Hen- le Paix, celles que peuvent occasionner dans
 aussi habile suite les disputes en matière de commerce.
 is eux, si survenoit une guerre, ce seroit un tribunal
 nces actue- port à toutes les nations, où les sujets in-
 i d'un Con- grieux, pacifiques & innocens, qui ont
 il s'agisso- fert quelque injustice de la part des puis-
 pe entière- ses belligerantes porteroient leurs plaintes.
 Commercé- seroit un tribunal, qui n'existe point & qui
 tentionale- auroit exister dans aucune Cour d'Ami-
 re étrangè- té nationale, vû l'état actuel des nations.
 ou ministre Quel que puisse être le sort de l'autre par-
 s'assemblè- te cette proposition, l'incertitude actuelle
 s de chaq- roit des gens sur l'usage de la mer, paroît
 & donnè- re cet établissement d'une nécessité indis-
 nt avec le- able. Tout est oublié: il n'existe plus de
 Conseil pe- pées, plus de règles, plus de loix. Les
 donner se- ns semblent à cet égard être retombées
 ciaire, con- les siècles de barbarie, & la mer être en-

core en proie à la piraterie. L'Europe lors même qu'elle est en guerre, ne peut demeurer sans traités & sans loix.

Si l'état des choses, si les combinaisons d'événemens sont effectivement tels, qu'il faille un Conseil général, si l'esprit des Princes, si les cœurs sont entre les mains de Dieu, tel que ce que je viens de dire, fasse impression sur eux, & que voyant les choses comme elles sont, ils envoient des députés ou des ministres à ce conseil général, avec des pouvoirs & des instructions, pour faire des loix générales relativement à un commerce universel, sur les objets sur lesquels il faudra essentiellement se libérer, seront, 1°. jusqu'à quel point il vient à toutes les nations d'établir la mer libre (*mare liberum*) d'après les principes de l'équité & du droit des gens; jusqu'à quel point la souveraineté sur les bayes & sur les ports mettra d'accéder à cette convention comme à une loi, qui fera partie du droit des nations.

2°. Jusqu'à quel point on peut rendre universel le droit de naviguer (*jus navigandi*) de manière qu'il s'accorde avec les prétentions nationales des différens états maritimes, en conduisant de façon qu'on puisse faire l'équilibre sans en question. Cela posé, les députés s'assembleront pour former un système général de loix & de réglemens commun à tous, qu'ils puissent commencer en conséquence le droit doit s'étendre sur tout l'océan, & aussi libre que l'air qui l'environne dans toutes les directions possibles.

3°. Voyez

3°. Ce sera le moment de délibérer sur la liberté universelle du commerce, & sur celle des ports & des marchés. Les membres de ce Conseil conviendront ensuite des droits qui seront payés, & ce qu'ils détermineront là-dessus sera ratifié par leurs Souverains respectifs. La convention qu'ils feront sur ce dernier point, est une suite naturelle de ce qu'ils auront conclu au sujet des trois premiers articles. Il seroit cependant de la sagesse des Etats qui peuvent s'en passer, d'abolir entièrement les sortes de droits, & de remplacer cette espèce d'impôt par l'accise & les tailles que le vendeur ne paye point, mais qui sont à charge au sujet & au consommateur, sans que l'Etat en profite; au lieu que c'est tout le contraire, lorsque chacun porte la charge selon ses facultés. Ce changement, dans les pays qui l'adopteroient, rendroit libres tous les ports, ce qui est un avantage infiniment précieux aux yeux de quiconque s'occupe du bien-être de son pays. Voyez, je vous prie, si un patriote peut former un système plus avantageux que celui-ci, si tant est qu'il soit praticable (a).

Supposé que les circonstances dans lesquelles l'Europe se trouve, sa politique, & le génie des souverains qui la gouvernent, ne permettent point d'établir un système général sur le sujet d'un commerce universel, de la liberté

(a) Voyez Math. Decker.

de la mer, du droit de naviguer, & de commercer par tout où l'on jugera à propos de le faire, ce Conseil s'occupera à réformer l'ancien système, relativement aux changemens qu'il peut avoir souffert. Il s'agira encore de déterminer la nature & l'étendue des concessions & des privilèges conditionnels qu'on accordera à l'Amérique relativement au commerce; & enfin les puissances respectives feront là-dessus des nouveaux tarifs. A mesure que les difficultés se multiplieront, & qu'ils sentiront l'impossibilité des mesures qu'ils ont prises, ils reconnoîtront l'indépendance des Etats unis, & feront avec eux des traités de commerce, selon l'ancien système; mais l'expérience leur apprendra bientôt que cette conduite ne manquera pas de leur susciter des rivaux, qui rendront nuls tous ceux qu'ils m'ont fait. Ils sentiront tôt ou tard la nécessité de ce que j'ai dit, & prendront les mesures que j'ai indiquées dans ce Mémoire (a). *Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement exiger : il n'est au pouvoir de l'humanité que de préparer & d'agir : le succès est l'ouvrage d'une main plus puissante.*

(a) Le Duc de Sully, liv. xxx.

le com-
pos de
ner l'an-
gemens
core de
concef-
u'on ac-
ommer-
s feront
ure que
ils senti-
ont pri-
des Etats
de com-
s l'expé-
ette con-
er des ri-
ux qu'ils
la neces-
les mesu-
noire (a)
ment exi-
té que d
age d'une